



HAL
open science

Conversations autour du Paradis. Récits de vie nénétses du XXIe siècle

Dominique Samson Normand de Chambourg

► **To cite this version:**

Dominique Samson Normand de Chambourg. Conversations autour du Paradis. Récits de vie nénétses du XXIe siècle. Études mongoles et sibériennes, centrasiatiques et tibétaines, 2019. ⟨halshs-03087419⟩

HAL Id: halshs-03087419

<https://shs.hal.science/halshs-03087419v1>

Submitted on 23 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Dominique Samson Normand de Chambourg¹

Conversations autour du Paradis.
Récits de vie nénétses du XXI^e siècle

À la famille de Nioubittia Iaptik, à Ekaterina Kunina

Rigolo : Virginie demandait de réduire, du coup on est passé de 41 à 45 pages, mais il y a beaucoup de photos, le texte se lit très agréablement, il est à la fois profond et beau, très poétique et truffé de petits bonheurs d'écriture et met bien en lumière toute l'ambiguïté du pb.

Lorsque j'ai demandé à Anastasia Lapsui², la réalisatrice nénétsse – avec Markku Lehmuskallio – du documentaire *Le paradis perdu* (1994) tourné dans la toundra de Kharasaveï, si elle avait une quelconque représentation du paradis, elle m'a répondu :

Une chaude journée de printemps. Pas un moustique, la mise bas des rennes se passe bien, les petits sont vifs, le troupeau se fortifie, déjà les renards voraces sont là. Ton visage vers le soleil, et dans le ciel voguent des nuages bouclés. Tu es sur le traîneau ou près du *tchoum*³, tu observes la vie de la toundra. Tu fais semblant de réfléchir au sens de l'existence, mais en fait tu es simplement satisfait du jour ; dans le *tchoum*, la bouilloire chante. Allez ! Il est temps ! Le thé est prêt. N'est-ce pas ça le paradis ? Dominique, avez-vous déjà vu un autre paradis ? Je vous le dis : je sais, comme tous les autres Nénétses de mon âge, où est le paradis !

– Et *Ilko' nebia*⁴, si vous deviez traduire « paradis » en nénétsse ?

– « La terre fertile des nobles hommes ! » (AL ; Paris 2016)

Les Nénétses pêcheurs, eux, m'auraient sans doute répondu que le paradis, c'est à l'embouchure de l'Ob, là où le poisson abonde : les gras et grands corégones (*mouksoun*) d'une dizaine de kilos, les farouches saumons blancs (*nel'ma*) à l'air renfrogné, les esturgeons

¹ Institut national des langues & civilisations orientales (Paris). Cet article a été écrit avec le soutien du *Tomsk State University Competitiveness Improvement Programme*.

² Le nom d'Anastasia Lapsui étant connu sous cette graphie, il a semblé préférable de le conserver tel quel dans le cadre de cet article.

³ Tente conique des éleveurs de rennes, constituée d'une armature de perches et recouverte de peaux de rennes ou d'une bâche, suivant la saison.

⁴ Terme d'adresse circonstancié pour éviter d'utiliser le nom d'une personne plus âgée que soi et lui substituer un terme de parenté, comme le veut l'éthique nénétsse.

à l'étroit dans de petites rivières et des lacs plus grands que les hommes. Une pêche qui attend que la table soit dressée.

Lors de mes travaux de terrain avec les éleveurs de rennes nomades des toundras arctiques du district autonome Iamalo-Nénètse et les chasseurs-pêcheurs semi-nomades des forêts boréales du district autonome Khanty-Mansi – Iougra, animistes pour la plupart, nous n'avons jamais parlé de paradis⁵. Je ne l'ai entrevu – en fait, le terme n'apparaît que trois fois dans la Bible – que dans la littérature religieuse laissée par les missionnaires dans les campements nénétses et les villages saisonniers khantys. Ainsi l'Institut de traduction de la Bible a-t-il traduit le mot « paradis » en nénétsse par « la terre heureuse de Noum⁶ » (*Num' jabdava ja*), mais récemment encore une nouvelle traduction était en cours à Moscou ; l'un de ses collaborateurs m'a indiqué que le terme serait revu, sans doute proche de « la terre heureuse où règne Noum⁷ ».

*

Après des siècles d'interactions avec le monde russe, comment les Nénétses (anc. Samoyèdes), les Khantys (anc. Ostiaks) et les Mansis (anc. Vogouls) de la Sibérie (sub)arctique ont-ils perçu, repris ou adapté les acceptions possibles du « paradis » dans leur expérience du monde ? Après une succincte présentation de quelques sources anciennes – des relations de voyage et journaux de missionnaires du XIX^e siècle – pour mettre en perspective l'introduction du paradis dans ces sociétés sans écriture, cet article rendra compte de deux expériences autochtones du paradis, à travers des fragments des récits de vie d'Anastasia Lapsui (1944) et Anna Nerkagui (1951), figures de l'intelligentsia nénétsse d'aujourd'hui. Toutes les deux sont issues des toundras de la péninsule et ont grandi dans l'Union soviétique, mais ont emprunté chacune une voie différente : Anastasia, cinéaste, vit en Finlande et rentre régulièrement en Sibérie pour filmer le présent des siens⁸, tandis qu'Anna, écrivain, après avoir vécu à Salekhard, en milieu urbain, est retournée dans la toundra pour inventer un futur aux siens. Transcrits ici au style direct ou non, leurs récits de vie croisent leurs destins et leurs paroles, révélant des stratégies individuelles face à une culture dominante. Il convient de

⁵ Pour une parution récente sur le « paradis » des chrétiens d'Orient, voir Stephen C. Headley, *Du désert au paradis. Introduction à la théologie ascétique*, Paris, Cerf, collection « Patrimoines », 2018.

⁶ En nénétsse, Noum désigne le ciel et l'Esprit céleste qui a créé la terre (*ja*), les hommes et toutes les formes de vie. Décrit comme un vieil homme habitant dans le septième ciel et s'occupant essentiellement de météorologie, il délègue la marche du monde à des esprits auxiliaires et d'autres divinités.

⁷ Courrier électronique d'Eunsub Song le 27 février 2017.

⁸ Récompensés dans nombre de festivals internationaux, Anastasia Lapsui et Markku Lehmuskallio ont consacré l'essentiel de leurs documentaires et de leurs fictions aux peuples autochtones minoritaires de Sibérie et d'Amérique du Nord. En ce qui concerne plus particulièrement les Nénétses, voir *Le Paradis perdu* (1994), *Les Sept Chants de la toundra* (2000), *Mères de la vie* (2002), *Le Voyage perpétuel* (2007), *Neko, dernière de la lignée* (2010).

rappeler que si dans les organismes internationaux, les délégations officielles ont tôt fait de célébrer désormais « la mer de bonheur et de bien-être où baignent les peuples autochtones minoritaires du Nord, de Sibérie et d'Extrême-Orient » comme le rapportent des observateurs du Forum Permanent des Nations Unies, nombre de communautés ont toujours le sentiment de devoir se battre aujourd'hui pour exister (Samson Normand de Chambourg 2019 b).



Anastasia Lapsui, Paris, 2009 ; Anna Nerkagui, Terre de l'Espérance, 2013

© Dominique Samson Normand de Chambourg

Pourquoi se fonder sur le récit de vie pour tenter d'évoquer le paradis en Sibérie (sub)arctique ? D'abord, parce que dans les cultures samoyède et ougrienne « se raconter » est une tradition, telle cette autobiographie chantée de l'éleveur nénése du Taïmyr, Iounourta Iaptongué⁹. Même si en l'occurrence le chant personnel que compose chaque individu, y consignait ses heurs et malheurs ou ses états d'âme, n'est pas un fragment de vie destiné d'emblée à être transmis. Ce choix du récit de vie provient aussi du fait que ces dernières décennies, la parole autochtone a émergé des décombres de l'Union soviétique, que ce soit à travers des initiatives collectives ou individuelles (Samson Normand de Chambourg 2014).

⁹ « Dans la vie, je n'ai rien pris / que je n'aie demandé ; je n'ai dérobé / à personne la moindre brouille. / Comme tous, dans la vie j'ai porté mon faix / et j'ai toujours choisi la voie de l'honnêteté, mais ma femme — née Iamkine —, / je le dis comme ça a été : je l'ai volée. / Cela s'est passé ainsi : dans le silence, / au beau milieu de la blancheur d'un jour : "Vole-moi ! Emporte-moi !", m'a murmuré son cœur... / Et voilà comment je l'ai volée. »

C'est précisément l'époque où Anastasia a quitté le journalisme officiel pour un cinéma européen documentaire et où Anna a délaissé la littérature pour sanctuariser l'espace vital des siens face au « pourrissement de l'âme » (A. N. ; Iamal, 1996). Mais chacune a construit son existence, son espace de création, autour de l'expérience non écrite des Nénètes. Comme elles l'ont reçue autrefois – de sa mère pour Anastasia ou de sa grand-mère pour Anna – sous forme de contes, de mythes, de légendes, d'histoires vraies et de chants épiques où l'univers « prenait corps » par la voix, la respiration, le geste, Anastasia et Anna ne cessent aujourd'hui de transmettre et de réactualiser cette parole par la création. En vérité, on aurait tort de limiter la parole autochtone au rang d'archive vivante ou de système de connaissances. Du point de vue du chercheur, elle permet de percevoir les interactions de l'éleveur de rennes ou du chasseur-pêcheur avec l'Autre, particulièrement avec les normes imposées au fil de l'histoire par l'Empire russe, le pouvoir soviétique, la Fédération de Russie ; du point de vue nénéte, khanty et mansi, elle est une façon d'être au monde et un espace sensible qui agit sur lui. Entre introspection et dialogue avec le chercheur, le récit de vie qui fait de vous un sujet constitue une dynamique et un contre-pouvoir face à la désespérance silencieuse qui gagne souvent les âmes, comme dans ce poème sur la chute de l'homme que m'a offert lors d'un terrain Valentina X., Khanty du Nord :

Tous disent que les Khantys ne sont plus,
Ridules biffées du visage de la terre.
Abîmés dans l'oubli :
Le tambour qui bat,
Le plongeon qui vole vers nous ;
Ils ont gagné ces confins interdits
Afin d'y intercéder pour nous.
L'empreinte maternelle s'est fossilisée,
La trace du traîneau est tombée en poussière...
Leur voix est à peine perceptible,
Que j'entends en songe, tel un écho lointain.
Je rêve encore, sentant la glace fragile sous mes pieds,
Et tantôt je tombe, tantôt me relève,
Répétant les paroles de la prière de mon grand-père :
Toi qui es entre Dieu et les hommes
Arrête cette chute insensée... (Valentina X. ; Khanty-Mansiïsk, 2010)

Mis en forme : Police : 11 pt

Mis en forme : Retrait : Gauche :
1,5 cm

Le paradis des uns ne fait pas le bonheur des autres

Au XIX^e siècle encore, nombre de missionnaires russes orthodoxes ont le sentiment qu'on ne peut pas évangéliser des autochtones. Alors comment leur enseigner qu'il est un paradis ? Ainsi le hiéromoine Macaire (Bogopelov) dépêché à Obdorsk pour ouvrir la mission à l'été 1832, n'y reste-t-il que huit mois, renonçant bientôt à son serment de missionnaire dans l'Arctique où il se sent inutile, devant une nature qu'il estime insalubre et des hommes qui lui échappent. À l'inverse, la Sibérie révèle le père Irinarkh, recteur de la mission d'Obdorsk de 1893 à 1910, à la foi : elle le fait naître à la vie chrétienne (Samson Normand de Chambourg 2019 a : 652-662). Il découvre les vices du christianisme à travers « la malveillance des colons russes locaux, prétendus civilisateurs animés uniquement d'intérêts comptables », « la souffrance morale et l'épuisement physique de missionnaires qui se confondent avec ces colons dans les beuveries, les jeux de carte, l'oisiveté » (Šemanovskij 1903 b : 125-127) et les vertus des païens à travers les mœurs sans artifices des Samoyèdes et des Ostiaks errant dans la beauté première de la Création (Samson Normand de Chambourg 2019 a : 661).

Les autochtones du pays d'Obdorsk où ouvre la mission ont résisté aux campagnes d'évangélisation volontariste du premier XVIII^e siècle, ordonnées par Pierre I^{er} ; le contexte dans lequel officie le père Irinarkh est très différent, puisque depuis 1822 la réforme de Speranski¹⁰ défend les droits autochtones, y compris en matière religieuse. Dans son sacerdoce, le père Irinarkh fait donc preuve de pragmatisme. Tandis que d'autres prêtres tempêtent ou s'aigrissent sur le terrain, le recteur de la mission préfère se réjouir de voir que la mort n'est pas une fin pour les autochtones, car cela facilitera ses prêches sur la vie éternelle. Ainsi, lorsque des Ostyaks convertis sollicitent son autorisation d'enterrer une jeune fille dans une barque, il les laisse remplir celle-ci d'objets, expliquant seulement à l'assistance l'inutilité de tout bien matériel dans la vie éternelle (Šemanovskij 1903 a : 36-42). Ce qui apparaît comme une stratégie missionnaire – ne plus combattre les représentations autochtones, mais les utiliser, de même que les langues vernaculaires, ces alliées du père Ilminski (Semenoff-Tian-Chansky-Baïdine 2009 : 71-98), au profit de la christianisation –, est

¹⁰ Cette Charte sur le gouvernement des indigènes, inspirée par le Sibérien Gavriil Batenkov (1793-1863), collaborateur du gouverneur de Sibérie, Mikhail Speranski (1772-1839) et futur décabriste, classe les peuples de l'Empire entre peuples slaves et *inorodcy* [« d'une autre lignée »] et propose une nouvelle forme d'administration pour défendre les intérêts et les coutumes de ces peuples menacés par les effets de la colonisation.

ainsi détaillé par le père Nikolai Guerassimov, lui-même d'origine samoyède et affecté au campement missionnaire du Taz¹¹, dans son journal, à la date du lundi 14 février 1873 :

Le défunt a été paré de son plus beau vêtement, et par-dessus, comme autant de provisions, ont été placés : une *gus'* de drap (pelisse masculine de voyage), une *malitsa* [vêtement masculin] usée, une *iagouchka* [manteau féminin], deux paires de *pimy* [bottes] ; à son chevet : trois peaux de renard arctique, un *tynzia* [lasso] ainsi qu'un pot brisé avec un morceau de pain ; à ses pieds, une hache, un foret, un petit pot avec du tabac en poudre – le défunt devait donc priser ; sous lui : un arc et des flèches. Dans la manche de droite de la *malitsa* dont on l'avait revêtu, un morceau de graisse de renne ; dans la gauche, un fragment de biscuit de seigle. Selon l'expertise du *fel'dscher* [auxiliaire médical], le défunt avait succombé à un abus de vodka. Au retour, nous nous disposâmes à passer la nuit. Une fois tous les Samoyèdes réunis dans le *tchoum*, je leur proposai de les instruire quant à la résurrection des morts selon l'Église orthodoxe : lorsque **Dieu** amènera tous les hommes à croire en **Lui** et à se baptiser, alors tous les défunts du siècle seront ramenés à la vie par **Sa** toute-puissance pour être jugés, et **Lui-même** apparaîtra pour juger le monde. Puis je parlai du jugement et de ses conséquences, ainsi que de la vie après la mort en général. Les Samoyèdes en écoutaient silencieusement et attentivement le récit. Après quoi, je leur conseillai de penser plus souvent à ce que je leur avais dit et à leur condition présente ; à minuit et demi, je les laissai aller dormir (*Putevye žurnaly...*, 2002, sans pagination).

Si les missionnaires se voient parfois opposer un refus poli ou hostile malgré l'autorité dont ils se prévalent (la figure tutélaire du tsar, le « papier divin » qui fait loi, voire l'escorte d'un policier), les contacts avec le christianisme russe ont néanmoins laissé leur empreinte sur les systèmes religieux locaux et les représentations (Glavackaja 2006 ; Lambert 2010). Ainsi chez les Samoyèdes le paradis semble-t-il avoir été revisité, comme l'illustre un récit de l'éleveur nènètse Ia. Serotteto collecté en 1990 dans les toundras du Iamal. On y « entend » en effet les premiers chapitres du Livre de la Genèse : de la création de l'homme (Gen. II, 7) à sa chute (Gen. III, 14) en passant par le thème de la nudité (Gen. II, 25 ; III, 7, 9, 11) ; l'essentiel de la structure – l'ordre initial (Gen. II, 7), l'absence du Créateur et l'interdit (Gen. II, 16-17),

¹¹ Après des études au séminaire de Tobolsk, Nikolai Guerassimov arrive à la mission d'Obdorsk à la fin de l'été 1868. À partir de septembre 1870, il est affecté au campement missionnaire du Taz. À sa demande, il est relevé de ses fonctions de missionnaire en 1874 et meurt avant d'avoir pu regagner Tobolsk. Vingt ans plus tard, au sortir du séminaire, son fils Vassili Guerassimov (1870-1901) sera aussi affecté à la mission d'Obdorsk en tant que premier bras droit du recteur, puis à l'église du village de Chtchekouria où il officie jusqu'en 1896.

la tentation et la transgression (Gen. III, 4-6), le retour du Créateur et la punition par les maux à venir (Gen. III, 8, 14-19) – demeure dans cette adaptation de la Bible par la littérature orale nénétsse collectée en 1990 auprès de l'éleveur de renne de Iamal, Ia. Serotteto :

Du *tab* (glaise-sable) *Noum Vèsako* (le Vieux) fit l'homme et le chien. Il leur dit : « À présent je vais m'en aller vous chercher un vêtement. Toi le chien, veille sur l'homme. Si quelqu'un vient, tu dois aboyer ». Et *Noum Vèsako* s'en fut. Arriva *Nga Vèsako*. Le chien voulut aboyer, mais *Nga Vèsako* dit : « Tais-toi, n'aboie pas. Je te donnerai un vêtement ». Il vêtit le chien et l'homme. *Nga* s'en fut. Arriva *Noum Vèsako*, il habilla l'homme, mais dit au chien : « Pourquoi n'as-tu pas aboyé lorsque *Nga Vèsako* est venu ? Tu as condamné l'homme à être sujet aux maladies toute sa vie. Désormais l'homme sera ton maître. Il te frappera lorsque tu te conduiras mal et te caressera lorsque tu seras un bon chien. Il fera de toi tout ce qu'il voudra. » (Golovnev 1995 : 400)

Au-delà de son contenu qui montre ce que des Nénétses ont pu comprendre, retenir et transmettre du message biblique, comment ils ont pu se l'approprier, cet exemple met en lumière le dialogue qui se noue entre le christianisme et le chamanisme, mais également la réponse de l'oralité à l'écriture dans l'Arctique sibérien.

Dans cette société d'éleveurs de rennes où le bien et le mal ne sont guère absolus, où l'individu possède quatre ou cinq âmes selon son sexe, où la mort n'est pas un châtement, de quel paradis pourrait-il bien s'agir ? *Noum*, l'Esprit céleste qui est un commencement lumineux, et *Nga*, l'Esprit aveugle (*Sevsjada Nga*) qui dépêche ses filles (les maladies), sont souvent présentés comme des frères ou beaux-frères. Ce sont les missionnaires du XIX^e siècle qui diabolisent le recycleur d'âmes et l'enferment dans des représentations propres au christianisme. Ainsi dans « Comment Mikola trouva du travail », le récit des éleveurs privés Otto Khorolia (1920) et Khodbe Vèngo (1917-1996), saint Nicolas le Thaumaturge – souvent appelé par les Nénétses « le dieu russe », *Noum Nikola* ou encore *Mikola* –, venu « de loin, là où se couche le soleil, où il fait toujours chaud », avec son sabre magique, se met au service de *Noum* et assigne *Nga* à résidence dans le royaume souterrain pour s'y repaître des morts, à la grande satisfaction de *Noum* qui ne savait plus que faire de ce frère désœuvré qui errait sur la terre et le gênait dans sa tâche céleste (Lar 2001 : 160-163)¹².

¹² Le récit *Ser Mikola manz'jam' hovy* [Comment Mikola trouva un travail] a été collecté auprès des éleveurs de rennes de Iamal, Otto Khorolia et Khodbe Vèngo.

Chez les Khantys, plus en contact avec le monde russe, peut-on trouver les traces d'un paradis ? En inversant la perspective, on trouve dans les sources ethnographiques contemporaines du père Irinarkh, quelques représentations de l'Autre monde. Ainsi l'ouvrage d'Alexandre Dounine-Gorkavitch, affecté en 1890 à la tête de l'administration des forêts du gouvernement de Tobolsk, fait-il état d'un espace double : un séjour des mauvais où ils n'iraient qu'après avoir « brûlé » quelque temps, tout ne serait qu'obscurité, pauvreté, labeur incessant ; un autre, destiné aux hommes bons, où ceux-ci n'auraient besoin de rien, car tout leur serait donné par Toroum, l'esprit céleste. Selon le linguiste et remarquable auteur de l'ouvrage, *La religion des peuples ougriens*, Kustaa Fredrik Karjalainen, l'Autre monde apparaît souvent « non pas comme la demeure de tous les défunts, mais le seul lieu de ceux qui méritent ou reçoivent un châtement » (Karjalainen 1995 : 241). Ces deux auteurs, à l'instar d'autres contemporains, soulignent le caractère souterrain de cet Autre monde, mais éclairent surtout ses frontières : « comme ici [sur la terre], les Russes se trouvent séparés des Ostiaks » (Dunin-Gorkavič 1911 : 43). Et Karjalainen de préciser : « là-bas il n'est pas de fonctionnaires, d'impôts et de taxes, au moins de ce point de vue, chez les Ougriens, l'homme est son propre maître » (Karjalainen 1994 : 140). Suivant les communautés ougriennes, il y aurait donc un simple monde des morts où ils vivent en paix et un royaume d'En bas « de la forme d'un État, étranger aux défunts » où « les ombres doivent vivre sous le poids de lourdes règles, endurer l'indigence, et même le châtement pour leurs actions sur terre » (Karjalainen 1995 : 241).

Devant un tel tableau du royaume d'outre-tombe, peut-on voir – au-delà d'apparentes contradictions – un miroir tendu du colonisé au colonisateur ? L'hypothèse est vraisemblable si l'on considère la détérioration des conditions sanitaires (variole, alcool) et économiques (endettement, afflux de colons, arbitraire¹³) qui affecte les communautés en ce XIX^e siècle. Voyageurs, exilés et missionnaires (Andrievič 1889 ; Jadrincev 1883 ; Kuznecov 1890) n'usent-ils pas du terme de *vymiranie* (« extinction, disparition ») pour établir l'état des lieux ? La parole autochtone elle-même reflète les maux nouveaux. D'Ivan, le vieux Mansi d'Orontour, aux chamanes que rencontre le père Popov de la mission d'Obdorsk, en passant par le vieil Ostiak des iourtes de Kounjol, le Samoyède Grigori Houdi ou encore « le chant du baptême » collecté en 1843 par Anton Réguly (Lambert 2015 : 27-51) : tous rendent compte

¹³ Mikhaïl Speranski lui-même écrivait à Stolypine à propos de l'arbitraire et des abus des autorités dans les gouvernements sibériens : « Si à Tobolsk, j'aurais pu tous les assigner en justice, ici [à Irkoutsk], il faudrait tous les pendre » (Tomsinov 2006 : 89).

des effets délétères de l'arrivée des Russes et de leur foi sur la nature et les hommes du Nord sibérien (Samson Normand de Chambourg, 2019 b).

D'ailleurs les représentations autochtones sont révélatrices de ce point de vue : chez les Nénètes des forêts, par exemple, l'un des termes désignant les Russes est *kapšćan* : « ce qui cause la mort de l'homme » (Perevalova 2000 : 97-100) ; de même, en nénète des toundras, les Russes peuvent être appelés *nga' taty' nju''*¹⁴, c'est-à-dire « les enfants de l'[la seconde] épouse de Nga » – l'esprit de la maladie et de la mort ; pour les Khantys, voir en songe un homme russe, c'est voir l'esprit de la maladie et de la mort *Khin iki*, et « ennemi » se dit *ssylka*, mot russe qui renvoie à la pratique de l'exil et de la relégation, etc.

Mais au-delà de la dichotomie entre le paradis prêché et le chaos vécu, il est frappant de voir, dans les relations de voyage, la peur inspirée par les Russes, comme dans la saynète rapportée par le peintre Stepan Pisakhov (1879-1960)¹⁵, alors sur l'île de Nouvelle-Zemble :

Un fonctionnaire du gouverneur, tout, s'extirpa de la tente nomade.

« – Que faisiez-vous là ? »

« – Je cherchais des idoles. J'ai promis à l'évêque de les rapporter. Je ne peux pas les trouver, il y en a pourtant, je sais qu'il y en a... »

Il y avait bien des idoles. On me les montra, toutes enduites de graisse et de fumée.

« – Où les cachez-vous ? Le fonctionnaire a tout fouillé, vérifié. »

« – Sous la chienne et ses chiots. La chienne ne laisserait pas passer les messieurs-fonctionnaires », me dirent les Nénètes¹⁶.

La tradition orale se fait l'écho de cette violence russe ressentie par les autochtones, qu'elle s'exprime au nom de la loi – tels ces châtiments corporels infligés à un couple « adultère » par un commissaire russe, dans le chant d'ivresse recueilli en 1912 par le linguiste Toivo

¹⁴ Matériaux de terrain collectés auprès d'Elena Taleeva (1935), Iamal, 1996.

¹⁵ Originaire d'Arkhangelsk, Stepan Pisakhov est peintre, écrivain, ethnographe, écrivain, conteur. À partir de 1902, il étudie à Saint-Petersbourg, mais est bientôt exclu pour avoir participé au mouvement étudiant lors de la révolution de 1905. Il entreprend alors un « Grand tour » qui le convainc de son amour pour le Nord qu'il dépeint comme un paradis bien loin des représentations convenues : « Dans ma peinture, je me suis entièrement donné au Nord. J'y suis né et j'y ai grandi. Le Sud est beau, mais m'a laissé insensible, je le regardais comme un décor. Comme quelque chose d'artificiel. (...) Après trois mois, l'ennui m'a gagné, et cinq mois plus tard, j'ai contracté une affreuse maladie : le mal du pays. Depuis Le Caire, je me suis hâté de rentrer. (...) J'ai vu les petits bouleaux, les pins familiers. J'ai compris que pour moi, le bouleau des plus fins, le pin tordu par les tempêtes, m'est plus proche, plus cher et infiniment plus beau que tous les jardins du Sud. » (Pisakhov 1985 : 202).

¹⁶ Voir en ligne Stepan Pisakhov, *Ja ves' ottdalsja Severu* [Je me suis entièrement donné au Nord], <http://lib.ru/PISAHOW/sever.txt>

Lehtisalo auprès de Timko Taleev du village d'Oksino (Lehtisalo 1947) – ou par l'arbitraire le plus total, comme le rapporte Pisahov :

En Nouvelle-Zemble, un fonctionnaire montrait les bottes de jeune renne qu'il avait prises à un Nénètse ; celui-ci se tenait là aussi, l'air réprobateur, et dit doucement :

« – Qu'as-tu fait ? Pourquoi as-tu pris ça ? Je te les aurais données de moi-même. À présent, un mauvais esprit est dans ces fourrures, il te nuira. Si je te les avais données, cet esprit clair aurait été à tes côtés et t'aurait protégé »¹⁷

Cette pratique du pouvoir est incompréhensible dans les sociétés (sub)arctiques locales où le mariage n'a rien d'une institution sacrée, où le système de justice coutumière ne pratique pas la punition, mais la réparation, et où enfin, traditionnellement, aucun individu ne concentre les pouvoirs par sa seule fonction.

Comment s'étonner alors, que dans ce contexte de marginalisation grandissante attesté par les sources russes et européennes, on ait vu apparaître la représentation sinon d'un « paradis », du moins celle d'« un troisième ciel sans maladies, sans impôts et sans Russes » (Poljakov 2005 : 64) parmi les Ostiaks de la vallée de l'Ob, celle d'un « monde souterrain où les riches s'appauvrissent, les pauvres s'enrichissent, sans orage et sans Russes »¹⁸ (communication personnelle de David Koester de l'université de Fairbanks Alaska ; mars 2015, Paris) chez les Itelmènes du Kamtchatka ou encore la « dormition » du héros Itcha dont le retour signifiera la félicité retrouvée pour les Selkoupes ?

Après la mort du Grand Ogre, Itcha sage comme sept dieux, Itcha des sept terres (*sēld^ᶜ nūn kōDi Īt'e, sēld^ᶜ tšwətən Īt'e*), gouverna les siens ; la paix régnait, il n'y avait pas de conflits, et le gibier dans la forêt comme le poisson dans l'eau abondaient. Mais la paix fut finalement mise à mal, car le diable à sept dents (*sēld^ᶜ tiwəntābi jawol*) vint visiter Itcha et exigea de la viande humaine ainsi que d'autres choses. Mais pendant trois ans Itcha ne lui donna que des pierres en guise de viande. Alors le diable se tourna vers un nouveau venu, le Christ (*K^ᶜristos*) qui était déjà apparu à cette époque, avec ses enfants les Russes. Et *K^ᶜristos*, le père de tous les Russes, donna au diable à boire et à manger, et les hommes qu'il exigeait.

Commentaire [Vv1]: Il doit y avoir certains signes (diacritiques ?) qui ne passent pas. A vérifier pour le manuscrit final.

¹⁷ « En Nouvelle-Zemble, un fonctionnaire montrait les bottes de jeune renne qu'il avait prises à un Nénètse ; celui-ci se tenait là aussi, l'air réprobateur, et dit doucement : “– Qu'as-tu fait ? Pourquoi as-tu pris ça ? Je te les aurais données de moi-même. À présent, un mauvais esprit est dans ces fourrures, il te nuira. Si je te les avais données, cet esprit clair aurait été à tes côtés et t'aurait protégé” » : voir en ligne Stepan Pisahov, *Ja ves' ottdalsja Severu* [Je me suis entièrement donné au Nord], <http://lib.ru/PISAHOW/sever.txt>

¹⁸ Communication personnelle de David Koester de l'université de Fairbanks Alaska ; Paris, mars 2015.

Lorsqu’Itcha vit que **K²ristos** et le diable prenaient toujours plus le pouvoir, il résolut de se retirer de la terre de ses enfants. Il partit loin au-delà des mers pour se reposer et s’endormir. Mais lors de son départ, il dit à **K²ristos**, l’ami du diable : « Ce jour est le tien, mais demain sera le mien ». Et lorsque le temps sera mûr, il s’éveillera et rentrera, rassemblera tous ses enfants éparpillés et chassera tous les autres hors de Sibérie. À présent que **K²ristos** et le diable règnent sur la terre, tous sont pauvres et misérables, alors qu’auparavant tous étaient riches et heureux. Maintenant il y a à peine de quoi se nourrir, mais avant il y avait de tout en abondance. Itcha n’est qu’en dormition, il n’est pas mort, il reviendra. Et aujourd’hui encore les Samoyèdes attendent la venue d’Itcha le prince divin, le prince dormant, le prince au repos (**nūn kōn Īt’e, kontti kōn ippāti Īt’e kōn Īt’e** (Donner 1913-1918 : 8)

Ainsi voit-on se mettre en place au fil des siècles, dans les communautés autochtones de Sibérie, des stratégies religieuses, voire des ébauches de messianisme, en interaction avec le christianisme, pour réguler les maux de la colonisation. Le rituel des jeux de l’Ours (*pūpi jāk, voj jāk*) qui s’étoffe au XIX^e siècle (Lambert 2009 : 181-203 ; Samson Normand de Chambourg 2011 : 223-243) est emblématique de ce type de démarche : on y accuse les Russes d’être les artisans des armes, et donc de la mort du fils céleste descendu du ciel, détournant ainsi contre eux sa colère et son éventuelle vengeance¹⁹. Comme si devait revenir la terre prospère et harmonieuse où vécurent autrefois les dieux ougriens avant de la confier aux Ostiaks, jusqu’à l’irruption brutale, dans leur course au soleil, des hommes aux armes à feu et à l’eau-qui-brûle.

Les Russes peuvent bien gagner le paradis. Pour les Nénètses, les Mansi et les Khanty, « ceux qui ont quitté cette vie » n’ont rien à y faire. Lorsqu’Anna Nerkagi a adopté Apochka, alors qu’il avait huit mois, n’a-t-elle pas tout de suite su que Tania, la fillette qu’elle avait perdue en 1993, était de retour ? Une fois que les vivants ont vécu, chassé et pêché ici bas, ils font de même dans l’Autre monde où tout semble inversé : le jour des défunts est la nuit des vivants, le côté du traîneau où s’assoit le mort est l’opposé de celui du vivant, tout se fait de la main gauche, etc. Et les disparus reviennent sous les traits d’un enfant à naître dans la famille, un rituel accompli permettant de savoir quel défunt est revenu parmi les siens et sera désormais comme un « ange gardien » de l’enfant (communications personnelles : Rimma Potpot, 28 décembre 2011, Kazym ; Tatiana Merova, 25 juillet 2013, Khanty-Mansiïsk) qui reçoit aussi un nom, une berceuse et un berceau. Selon mes travaux de terrain, le défunt choisirait lui-même chez qui revenir, un proche ou non ; il apparaît alors en songe pour

¹⁹ Aujourd’hui encore l’accusation demeure, entre chants, danses et jeux, supposés ravir « l’enfant-ours » pour qu’une fois l’âme de celui-ci rentrée chez son père, la communauté bénéficie de la chance à la chasse.

annoncer qu'il veut revenir. Il peut même arriver que son âme précède presque la mort, comme dans ce témoignage de Rimma Potpot (1967), Khanty, à propos d'un homme qu'elle connaissait : écrasé par une dalle sur un chantier, il gisait en réanimation à l'hôpital ; sa nièce accoucha alors d'un bébé qui demeura entre la vie et la mort, immobile plusieurs jours, jusqu'à la mort de l'homme. La famille fit un rituel de divination : l'homme était revenu à travers l'enfant (communication personnelle de Rimma Potpot, 11 septembre 2016.).

Rimma, Khanty du Kazym, a épousé Igor, rencontré lors de leurs études communes à l'Institut des Peuples du Nord de Leningrad. Il est tchouktche, et chez les siens les défunts peuvent revenir plusieurs fois. À l'autre bout de la Sibérie aussi, en Tchoukotka, le défi le plus important à relever pour les communautés locales est l'équilibre fragile entre la vie et la mort, comme l'illustre crûment le film *Pät' životov* (« Cinq vies ») de Jaroslava Panáková²⁰. « (...) chaque enfant est supposé apprendre à faire un nœud, une technique utile pour la chasse, l'élevage de rennes, les traîneaux de chien, mais qui n'est pas supposée servir à autre chose, à s'étrangler par exemple. Les modèles culturels locaux ne valorisent pas de tels suicides par contraste avec la mort volontaire qui est une pratique acceptable officiellement [...] »²¹. Comme le déplore Irina Rakhtyna Kutylyna, Tchouktche de Ianrakynnot, la réalité du village dépasse de loin la fiction de l'Autre monde ou du moins les représentations qu'il en reste : « Tout ce qu'il y a là-bas est comme ici, mais certains disent qu'on y vit mieux. On boit tellement ici, on ne doit pas boire autant là-bas. Ce serait bien, si c'était vrai²² ». Dans l'épilogue du documentaire, en 2012, Moukha, un Yupik, tombe ivre dans la neige de la toundra déserte, poignardé à l'abdomen, les doigts mutilés, puis se relève. Seulement pour revenir tout droit à une vie nouvelle, en 2014, à travers Victor, le premier fils d'Alla Oukouma. À défaut de paradis...

Rima Sebourova (1956), Khanty du Grand Ob, était enceinte de sa première fille. Elle se promenait dans le village de Touguiany où deux piles de bois se dressaient de chaque côté d'une sente : une tante paternelle a traversé pour passer d'une pile à l'autre. Lorsque Rima s'est souvenue que cette parente était morte. La devineresse (*gadalka*) ou spécialiste rituelle du village lui a dit, à la naissance de l'enfant, qu'il était inutile de soulever le coussin portant

²⁰ *Pät' životov* [Cinq vies] de Jaroslava Panáková, Slovaquie, 65 min, 2016, production/distribution Pamodaj Community, Martin. Diplômée en cinéma documentaire et anthropologue, Jaroslava Panáková travaille avec les Tchouktches et les Yupik de Tchoukotka ; elle a réalisé plusieurs films depuis 2005 dont *Pät' životov* sélectionné dans le cadre de l'édition 2016 du festival du film ethnographique Jean Rouch. Je remercie Jaroslava Panáková de nos échanges et des données communiquées à cette occasion.

²¹ Courrier électronique de Jaroslava Panáková le 7 novembre 2016. Sur la mort volontaire comme perpétuation de la vie, et non la fin en soi que représente le suicide, voir Hamayon, 1988 : 439-440 ; Vaté, 2003 : 55-61.

²² *Pät' životov* [Cinq vies] de Jaroslava Panáková, *op. cit.*

le bébé, comme le veut le rituel de divination, car la défunte elle-même, par sa présence, avait clairement annoncé son retour proche ; mais la *gadalka* a ajouté que la tête de l'enfant devait être consacrée, comme celle de Rima autrefois, à l'esprit local *Tourlan iki*. De même, quelques années plus tard, Rima est rentrée à Touguiany pour l'été, une semaine après la naissance de son fils aîné ; après la divination, la spécialiste rituelle a déclaré qu'avec ce fils était revenu le premier époux de Rima (communication personnelle de Rima Sebuova ; Belojarsk, décembre 2011).



Marfa Grichkina, *gadalka* du village de Touguiany

© archives familiales de Rima Sebuova

De même au printemps 2011, après des songes et des larmes cette fois, confirmés par le rituel, Axinia Merova (1932-2011) du village de Khouroumpaoul est aussitôt revenue sous les traits de Daria Merova (2011), la petite-fille de la belle-sœur d'Axinia.



Axinia Merova (1932-2011), Khouroumpaul, 2004 ; Daria Merova (2011-), Khanty-Mansiïsk, 2013

© Dominique Samson Normand de Chambourg

En définitive, le paradis ne semble pas avoir été l'un des aspects majeurs retenus par les sociétés autochtones dans les actions interreligieuses, à la différence d'autres éléments ou figures du christianisme, comme saint Nicolas le Thaumaturge. Malgré son association durable à un lieu plutôt qu'à un état de l'âme, il a néanmoins suscité quelques représentations autochtones, tel « le troisième ciel » de la deuxième lettre de Paul aux Corinthiens, réactualisé par les Ostiaks, comme on l'a vu, en un espace non colonial. Au-delà de cette description, on peut également ajouter que la perspective d'une linéarité éternelle perdait de son sens dans des communautés (semi)nomades où les cycles de vie étaient rythmés par l'alternance des saisons de l'âme. La conception même du retour des défunts parmi les leurs signifiait que Nénètes, Khanty et Mansi avaient déjà éprouvé l'essence du paradis : la victoire définitive de la vie sur la mort.

Anastasia ou l'Éden où fut placé l'homme originel

Anastasia Lapsui me dit que les Khantys sont de doux rêveurs : comment concevoir un monde sans Russes, encore plus un paradis, puisque sur terre la plupart des gens adorent le pain, le tabac et la vodka. Où les obtenir sans les Russes ?



Anastasia Lapsui ; Paris, 2008

© Dominique Samson Normand de Chambourg

Anastasia est née dans la toundra de Iar-sale. Sa famille a perdu ses rennes à la suite d'une épidémie et, en 1951, la famille s'est sédentarisée, vivant désormais de la pêche. Anastasia s'est cachée pour éviter l'école, mais deux ans plus tard, elle est scolarisée dans le village de Nyda. L'expérience a d'abord été douloureuse. À cause du manque de considération de l'institution scolaire vis-à-vis de sa langue et de sa culture, elle a remis en question son univers. Beaucoup d'autres enfants ont peiné à composer avec leur mode de vie traditionnel, avec cette façon différente de vivre et de penser, au fur et à mesure qu'ils apprenaient à les dévaloriser au contact de la culture dominante et de l'idéologie : à cette époque, le port des vêtements traditionnels et l'enseignement des langues autochtones avaient fini par être considérés non plus comme un facteur d'intégration, mais comme un obstacle. Certains élèves s'y sont perdus, d'autres comme Anastasia ont appris non seulement le programme de l'enseignement public, mais également l'art de faire des allées et venues entre les mondes, de

vivre alternativement dans deux espaces sociaux, deux langues, deux cultures parfois complémentaires, parfois antinomiques : le russe, langue de l'école et de l'espace soviétique, synonyme de Pouvoir et de Culture, et le nénétsse, langue d'un univers familial et d'une communauté, d'un mode de vie nomade et d'une littérature orale. Anastasia n'a pas voulu juger. Elle était parfaitement consciente des capacités d'adaptation que requiert, pour les Nénétses, le monde extérieur. Pour Anastasia, l'attachement de certains autochtones à ces produits que sont le tabac et l'alcool est lié à cet impératif d'être celui qu'on voudrait que vous soyez, alors que vous avez conscience d'être autre.

Rebelle à l'orthodoxie, Anastasia se demande à quoi peut servir un paradis. Son expérience familiale est celle de nombreux Nénétses animistes confrontés à la christianisation, puis à l'athéisme militant, dans une société soviétique où le sacré a été déplacé des bulbes dorés vers l'étoile rouge. Et la génération d'après-guerre, celle d'Anastasia qui devient une pionnière modèle en 1955, n'a connu qu'un territoire sacralisé par les discours officiels, le sang versé et le spectre d'éternels ennemis. C'était là une forme de paradis tangible, terrestre, débarrassé des dieux et des esprits pour être édifié par les humains eux-mêmes, et sacralisé par les rituels d'État. Comme ces parades rouges martelant l'ordre nouveau : *jabdana jaxana ileva*'' (« Nous vivons dans un pays heureux »). Peut-être cette sacralisation par le pouvoir soviétique de l'espace, voire des dirigeants eux-mêmes pourvoyeurs d'une utopie radieuse, a-t-elle fini par rapprocher, de manière inattendue, deux visions du monde, si l'on considère par exemple, la scène de l'offrande rituelle à la statue de Lénine dans le film *Les Sept Chants de la toundra* (2000), ou encore la leçon anoncée par Anastasia et les autres écoliers de l'école-internat de Nyda par le directeur devant la statue de Lénine : « Lénine n'est pas un dieu ! Lénine est le chef du prolétariat mondial ! » (Anastasia Lapsui ; Paris, 2018).

Dans le système de connaissances transmis en nénétsse par Maria Maksimovna, sa mère, Anastasia n'a pas entendu parler de paradis, mais d'une Création originelle. Maria Maksimovna lui a expliqué la naissance du monde, avant même la Bible ou les maîtres d'école ; elle disait que la terre était nécessaire à tous, que même Dieu se sentait mal sans elle :

Au début était l'eau, et elle seule. Dieu regarde en bas depuis le ciel et voit seulement de grandes vagues. Si hautes qu'elles touchent le ciel. Il les contempla longuement. Il n'était pas satisfait. Depuis longtemps déjà, il avait créé les oiseaux : parmi eux, il y avait ceux dont le nez-bec était plat, ceux aux nez pointus et les troisièmes enfin aux nez longs, tels des bâtons. Tous lui plaisaient, mais il n'y avait personne pour lui demander pourquoi il les avait tous créés si différents. Ces oiseaux aux multiples becs vaquaient à leurs occupations. Dieu

regardait les vagues, songeur : comment créer la terre ? Alors il appela le grèbe. Il lui ordonna de rapporter de la terre de sous les eaux. Le grèbe plongea. Il ne réapparut pas pendant sept jours. Il refit enfin surface. Il tenait dans son bec pointu une seule et unique petite herbe. De cette herbe minuscule crût la vaste terre. Humide, vide. Nue, sans humains. Cela déplut à Dieu. Dans chaque main il prit une poignée de glaise. Il les frota [l'une contre l'autre]. Il y déposa son souffle avant de les jeter à terre. Elles devinrent humaines : homme et femme. Ainsi apparurent les premiers hommes. Le grèbe aida dieu, c'est pourquoi il est sacré. Pourquoi on ne peut le chasser, sauf en cas de grande famine.

Jusqu'à ses derniers jours, Maman a cru qu'il en était ainsi. Peut-être cela a-t-il été : je n'étais pas là ce premier jour où Dieu a donné son souffle à l'homme et à la terre. À mes yeux, la terre est vivante, aussi vivante que moi. Chaque arbre, chaque petite herbe a une âme (Anastasia Lapsui ; Paris 2006).

Nul désert glacé donc, du point de vue autochtone, mais un organisme vivant, un écrin de nature « riche » – comme le célèbre souvent la tradition orale – en eau (fleuves, rivières et lacs) et en fruits (baies arctiques), où évolue l'homme originel, au milieu des animaux et en harmonie avec une nature abondante, où le corps et l'esprit trouvent à se ressourcer – comme le rappelle ce mystérieux appel (*počemu-to tjanet*) qu'éprouvent encore nombre d'autochtones, lorsqu'ils me parlent de la toundra et de la taïga.

Quant à la langue nénétsè, que nous dit-elle de la terre (*ja*) ? Tchekhov ou Lénine, lorsqu'ils ont traversé la région, n'y ont vu aucun Éden oriental, sinon une suite désolée de marais et lacs ; l'abondance, le souffle même de la terre leur sont demeurés invisibles, peut-être parce qu'ils ne parlaient pas nénétsè. Les Nénétses eux y voient un être doué de vie : ils ne parlent pas d'horizon, mais de *ja' maha* (« dos de la terre ») ; ils ne voient pas de versant escarpé, mais *nado' sja''* (le « visage de la montagne ») ; ils n'entendent pas un cours d'eau qui s'écoule depuis le lac, mais *to' sjo* (la « gorge du lac ») ; ils n'effleurent pas l'écorce terrestre, mais *ja' hoba* (la « peau de la terre »), etc.

À partir du mot « terre », la pensée s'organise. L'univers s'anime : *ja' sarmik* (« animal, bête, monde animal »), *ja' ter* (« habitant »), *jam' mjadota* (l'ours ; litt. « qui utilise la terre en guise de *tchoum* ») ; la mémoire se construit : *ja' padar''* (carte ; litt. « papier de la terre »), *ia' val* (très ancienne légende ; litt. « légende de la terre ») ; l'homme s'insère dans la chaîne de vie : *ervsjada ja junguniv* : (chaque lieu abrite la vie qu'il convient de respecter ; litt. « chaque lieu terre a son maître »), *Ja' nebja* (la « terre-mère ») porte les êtres humains et a aussi les traits de la déesse *Jaminja, Jamjunia*, qui protège et crée, celle qui dépose chaque âme dans les corps à naître.

Enfin par son espace même, la terre est de nature à exprimer la pudeur des sentiments : *Sidda'' manè' sèr, ja ħarma, sejmi ħarma* (« À vous voir, la terre s'est

Mis en forme : Interligne : 1,5
ligne

éployée, mon cœur s'est éployé²³ ». Pragmatiquement et symboliquement, elle relie le Nénète aux générations précédentes et suivantes dont toutes les empreintes tracent la *nedarma*, ce « voyage perpétuel²⁴ » des nomades. Et la terre grandit aussi le Nénète, qui fait du jeune enfant qui y évolue un homme debout, et de l'adulte, un *jasavej* (« un connaisseur des lieux, un guide »).

Enfin, aux yeux des Nénètes, la terre est vivante (*ja ileli*) ou morte (*ja' ha*), mais « elle ne dort jamais : elle déborde de vie » (communication personnelle de Raissa Japtunè ; Doudinka, décembre 2015). Depuis longtemps, les enfants nénètes apprennent ce qui se fait et ce qui ne se fait pas (*hèvy*) dans l'univers où tout est lié : on n'enfonce pas un objet pointu dans la terre pour ne pas l'offenser, on n'arrache pas d'herbe sans raison pour ne pas lui faire mal, car ce sont ses cheveux (communication personnelle de Raissa Japtunè ; Doudinka, décembre 2015) ; si les hommes font des trous dans la terre, d'énormes vers en sortiraient, ils occuperaient la terre et les humains n'y auraient plus leur place (communication personnelle d'Anastasia Lapsui ; Laval, mars 2013). Comme une préfiguration des torchères et des derricks dans la toundra, ces « épines et chardons »²⁵ qui ont entraîné l'exil intérieur de nombreuses familles d'éleveurs. En effet, par l'entremise de l'oléoduc et du gazoduc, serpent d'un genre nouveau, les hommes et les femmes qui se sont parfois détournés des esprits-maîtres des lieux, ne se sont-ils pas condamnés dès lors à être chassés sinon du paradis, du moins (hors) d'eux-mêmes ?

Cette étrangéisation est, d'une certaine façon, au cœur du *Paradis perdu* d'Anastasia et Markku Lehmuskallio. Auparavant les cinéastes avaient tourné deux documentaires consacrés aux Nénètes : *De la forme d'un renne le long de la voûte céleste*²⁶ montre la vie des travailleurs du sovkhose « Russie » dans le district autonome Iamalo-Nénète et *La Chronique des adieux*²⁷ présente trois frères Iadnié du village de Nyda, dans le même district. La trilogie s'achève avec *Le paradis perdu*, qui documente le quotidien de deux familles :

²³ Expression entendue de Galina Kharioutchi (1953), Nénète de la toundra de Iouribeï dans la péninsule de Guyda du district autonome Iamalo-Nénète.

²⁴ *Le voyage perpétuel* d'Anastasia Lapsui et Markku Lehmuskallio, 2007, couleur et N&B, 78 mn.

²⁵ « (...) la terre fut condamnée à porter épines et chardons, mais toi, Seigneur né de la Vierge en ces derniers temps, rappelle-moi pour me faire entrer de nouveau dans le Paradis. Aimable Paradis, printanière beauté, habitacle divinement créé, joie et délice sans fin, gloire des Justes, charme des Prophètes et demeure des Saints, par un murmure de tes feuilles supplie le Créateur de l'univers de m'entrouvrir les portes que par ma faute j'ai fermées et de me laisser cueillir à l'arbre de vie la joie que jadis je trouvais en toi » : voir le lucernaire des vêpres du dimanche de l'Expulsion d'Adam du Paradis ou dimanche du Grand Pardon.

²⁶ Anastasia Lapsui & Markku Lehmuskallio, *Poron-hahmossa-pitkin-taivaankaarta* [Sous la forme d'un renne dans la voûte céleste], 92 mn, 1993.

²⁷ Anastasia Lapsui & Markku Lehmuskallio, *Jäähyväisten kronika* [La Chronique des adieux], 90 mn, 1995.

l'une en Sibérie, l'autre au Canada. La famille nènète des Iaptik vit dans la toundra, Nioubitia est maître de sa terre, parce qu'il y est né, y a grandi, s'y est marié, y a eu des enfants avant d'entrer doucement dans la vieillesse. Il n'en fait pas une tragédie, il est conscient du sens de la vie : « Je suis venu succéder à mes ancêtres, après moi demeureront des jeunes, des enfants, qui seront aussi les maîtres de leur terre. Ils transmettront leur amour à leur terre, les traditions, la langue, les coutumes, les rennes de la main à la main à la nouvelle génération ». Le renne et la terre sont le seul bien, la seule richesse de cette famille.



Nioubitia Iaptik au lever du jour, toundra de Kharasaveï, 1992

© Anastasia Lapsui

Et parallèlement de l'autre côté de la planète, au Canada, vit une famille amérindienne, celle de Fred. D'un point de vue matériel, les conditions y semblent édéniques. Néanmoins Fred Duck, que l'État a relogé dans un village, s'y consume : le chômage, l'alcoolisation de la jeunesse, les enfants qui ne parlent pas la langue de leurs parents et de leurs grands-parents – ceux-ci ne comprennent pas leurs petits-enfants qui ne parlent qu'anglais. Fred s'accroche à une dernière chance : créer un petit musée chez lui. Il a l'espoir que les plus petits s'intéressent aux traditions d'un monde qui disparaît, mais celles-ci s'en vont avec leur temps.

Je demande à Anastasia si lors de ce tournage d'un an ou presque, il y a eu un instant ou une image, qui l'a particulièrement marquée. Anastasia me montre son journal de l'époque. Il

y a un moment, oui. Un sentiment de plénitude. Une liesse sans nuage qui s'éternisait dans la toundra lumineuse :

Toundra de Kharasavëi, 1992.

Taniako a plissé les yeux, ce ne sont plus que deux petites fentes. À travers ses cils, elle contemple le soleil. Des chatoulements irisés, disséminés en cercles de feu, aveuglants, s'effilochent en rais dorés. Elle a saisi l'un d'eux, elle l'étire jusqu'à terre. La voilà droite. Puis elle s'est balancée d'un côté, de l'autre. Sur cette corde d'or, elle se balance comme sur une balançoire, s'y enroule. La fillette, gagnée par la chaleur, a esquissé un sourire. Puis la joie envahit tout son visage. Elle a les mains moites. Elle s'est précipitée dans le *tchoum* et s'est collée contre sa mère. Son dos est chauffé par les rayons du soleil plus fort que le poêle de fer chauffé à blanc. Sa mère la regarde avec étonnement : pourquoi tourne-t-elle ainsi autour d'elle ? Tania est devenue un astre terrestre. Un infime fragment de soleil est descendu sur ses pieds qui brûlent. Un début de rai solaire s'est glissé dans ses mouffles.

Alentour les vents d'hiver soufflent sur toute la toundra, les neiges ne songent pas à fondre. Sur la petite colline derrière le *tchoum*, leur queue éployée en éventail, les perdrix des neiges font les cents pas, volent de ci de là, sans perdre de vue les partenaires de leurs jeux amoureux. Elles tendent leur petit cou, s'essaient au chant printanier. Elles vont et viennent rapidement. Soit le vent les pousse, soit elles s'en prémunissent par de brefs bonds-vols.

Taniako aime fiévreusement les longues journées de printemps. Un vif soleil a dévoilé son visage d'un hâle indélébile. Se regardant l'un l'autre, les enfants se mettent à rire ; une partie de leur visage couverte par le capuchon de la *malitsa* est blanche comme neige par contraste avec leur nez, leurs joues et leur front. Les jours sont froids, mordants, mais après un long hiver d'obscurité, il fait bon être tout de même dehors.



Tatiana Iaptik, « le soleil de la maison » et maîtresse d'un *tchoum*

©Anastasia Lapsui

Néanmoins c'est comme si « le soleil avait caché ses rayons, la lune et les étoiles avaient été changées en sang, les montagnes avaient frémi et les collines tremblé, lorsque furent refermées les portes du Paradis »²⁸, laissant la famille Iaptik dans sa nudité²⁹. Quelque temps après le tournage du *Paradis perdu* d'A. Lapsui et M. Lehmuskallio, Nioubitia Iaptik, le père, est tombé malade, mort à l'hôpital de Kharasavèï et retourné à la terre dont il avait été créé ; au printemps, l'un des fils, Alexandre s'est suicidé, faute de pouvoir payer les 40 rennes du prix de sa fiancée, Aliona Tadibe, qui avait alors épousé un autre éleveur ; quant à Leonid, le benjamin, il s'est rendu au village de Sioïakha pour y vendre des peaux de renard et là-bas, une rencontre entre « amis » sous l'effet de l'alcool, a dégénéré : un Russe a pris son fusil et abattu, pour une bouteille, Leonid qu'un troisième avait pris pour bouclier humain. Aujourd'hui dans la toundra ne demeurent que Miouzenia, la veuve de Nioubitia, et Tatiana, « le soleil de la maison » : elles ne sont plus les maîtresses d'un *tchoum*, mais vont là où on

²⁸ Voir le lucernaire des Vêpres du dimanche de l'Expulsion d'Adam du Paradis ou dimanche du Grand Pardon.

²⁹ Allusion à la formule selon laquelle le chrétien est « revêtu du Christ » (Rom. 13,14).

peut les accueillir, comme les héros infortunés d'un *jarabc*³⁰ des temps passés (Kuprijanova 1965 : 40-56 ; Golovnev 2004 ; Lambert 2014).



Alexandre Iaptik au chaton, toundra de Kharasavèï, 1992

©Anastasia Lapsui

Ainsi sur la terre chantée du héros épique nénètse Siv Noetsia, « en vérité, la meilleure terre³¹ » (Kuprijanova 1965 : 76), des hommes ont succombé à la tentation, sourds aux interdits des esprits-mâtres, et l'Éden arctique – en écho à l'étymologie et aux Pères de l'Église – devient une terre gaste : désormais on peut faire des kilomètres sans croiser des élans, des renards et des hermines, mais des lacs noirs, des pâturages mutilés par les chenilles des camions, les incendies, les complexes industriels ou les routes destinées à l'acheminement du matériel nécessaire à l'exploitation de ressources naturelles.

Le fantôme d'Alexandre Iaptik et la danse macabre de tous ceux qui ont été chassés de la toundra me rappelle brusquement le mauvais rêve de Savorka Nerkagui chanté lors d'une conversation, en 1996 dans la toundra de Baïdarata. Savorka avait eu le sentiment de ne

³⁰ Type de chant épique nénètse qui conte, à la première personne du singulier et de manière réaliste, les mésaventures les plus diverses (quête de l'épouse, vengeance du fils, conflits entre lignées, monde des *sihirtia*, disparité sociale) et la victoire de héros qui à l'issue de leur combat terrestre peuvent devenir un dieu ou un esprit de lignée.

³¹ *Man' jami nenèsja ho' savo ja yè' niv'* [« Ma terre, en vérité, est la meilleure terre »] dit le héros épique Si'ivda Noëcja [Revêtu de-sept-vêtements].

jamais avoir existé, que les « hommes véritables » vivaient bien au-delà encore d'où nous étions. Et comme Adam nu, en larmes, assis devant le jardin perdu³², Savorka assis par terre, ivre, alors que nous étions dos à dos dans une maison du village de Laborovaïa, a entonné cette complainte :

[...] Je volai là sept jours,
dans le ciel déserté.
Mon front aux sept côtés
se fit encore plus vide
sous les nuages.
Ma peau resta
à l'encolure des nuages ;
seul au soleil
brillait mon front aux sept côtés.
Voilà que pour finir
je volai sept jours encore
entre ciel et terre.
Mes bras, pareils à deux ailes
dans la chaleur du ciel insondable et infini.
Mes vêtements restèrent
à l'encolure des gros nuages.
Trois fois sept jours se passèrent à voler.
Je me regardai moi-même.
Avec horreur :
je n'ai pas de corps,
seulement huit os
qui, dans le silence céleste, cliquètent
en se heurtant l'un l'autre.
Je me réveillai dans un cri [...]
(chant collecté auprès de Savorka Nerkagui ; toundra de Baïdarata, décembre 1996).

³² Voir le lucernaire des Vêpres du dimanche de l'Expulsion d'Adam du Paradis ou dimanche du Grand Pardon.

D'autres encore ont été chassés du paradis originel où le Créateur les avait placés (Gen. 2,8). Plus au sud, le Nénète des forêts Iouri Vella³³ a fini par emporter dans sa tombe la terre enchantée qu'il voulait transmettre, laissant une nature morte où le « serpent vert » [l'alcool] et les « anges de la Parole Divine » [les missionnaires] aux mots comme des épées flamboyantes, se disputent la désespérance ou l'indifférence de nombre d'habitants face au démantèlement de leur univers, notamment à la profanation des lieux sacrés. Dans un conte nénéte des forêts, le chasseur Nakhany de la lignée des Aïvasedo voit les larmes couler sur le visage d'un support d'esprit de pierre et décide alors de lui sacrifier un renne chaque année. L'existence de Iouri Vella aura été, d'une façon symbolique, liée à cette image (Samson Normand de Chambourg 2019 b). Mais lui ne se retournera pas dans sa tombe (il a été inhumé au village de Variogane), contrairement aux Khanty de l'Agane Nikolai Aïpine³⁴, puis Piotr Nikolaevitch et Efim Andreevitch Aïpine, qui ont été chassés de la leur, près de Novoagansk, par les hommes-machines, loin du « repos dans le séjour de lumière, de fraîcheur et de paix, en un lieu d'où sont absents la peine, la tristesse et les gémissements » que l'office orthodoxe de la Pannychide appelle pourtant dans sa prière pour les défunts (Guillaume 1992). Ainsi se joue la chute de l'homme en Sibérie, dans le sillage de ses divinités :

Prie,
Peut-être tes mots seront-ils entendus
Et Celui qui veille sur la taïga fera lever les forêts,
Débitées en routes...
Prie,
Peut-être tes mots seront-ils entendus,
Et Celle qui veille sur la lignée redonnera-t-elle vie
à qui est mort ou a succombé,
Noyé dans l'eau-de-vie.
Prie,
Peut-être tes mots seront-ils entendus,
Et la Déesse de l'Agane
ressuscitera non seulement ses eaux pures de tout mazout,
mais ses rives,
les habitants

³³ Par son engagement personnel et littéraire, Iouri Vella (1948-2013), éleveur de rennes et poète, n'a cessé de rappeler aux Nénètes des forêts les fondements de leur propre culture, mais également une manière possible de la vivre aujourd'hui. Enfin, il s'est adressé au monde russe pour le mettre face à ses responsabilités.

qui peuplent ses rives...
Aujourd'hui je veux prier ardemment.
Prier pour moi,
Prier pour mes enfants et petits-enfants.
Prier
Pour ceux
Noyés dans l'Ob parce qu'ils ont prié
dans les années trente,
quarante,
cinquante...
Mais les dieux se taisent.
Pieds nus,
Pillés,
Fusillés.

Toute la Création est entraînée par l'homme dans sa chute : épuisement des ressources naturelles, pollution, déchets, espèces animales en voie d'extinction. Désormais le genre humain se réduit à l'utilitarisme, et en ignorant le don qu'est la Création, répand la destruction et la mort autour de lui. Ce rapport au monde imposé par le siècle russe industriel, l'éleveur Ilia Okotëtto, né en 1950 dans l'Oural Polaire, sur les rives de l'océan, le résume à sa façon :

La nature est Dieu lui-même. Tout repose sur elle. Elle a été profanée, tout est souillé. Avant, lorsque j'ai commencé à vivre ici, j'avais du poisson en grande suffisance. Je relevais les filets. Aussitôt qu'il fallait, je les posais de nouveau. Une dizaine de prises, où aurais-je pu avoir mieux ? À présent, il n'y a plus de brochets. À croire qu'ils ont tous disparu. Depuis l'année dernière, il n'y en a plus. Aujourd'hui j'ai attrapé une lotte, avec un foie malade, un tout petit foie. Dans la toundra, tout est lié à la nature. Comment autrement... C'est le dieu essentiel. Qu'est-ce que c'est qu'une église, c'est déjà une invention humaine pour faire croire les hommes... J'ai été à Moscou dans une toute petite église, elle était pleine comme un œuf. Tous priaient. Alors je m'y suis mis aussi, que faire d'autre ? (Ilia Okotëtto (1950) ; toundra de Baïdarata, 1996)

Il n'est pas non plus de paradis de l'âme pour le chamane khanty et gardien du lac sacré d'Imlor, Sergueï Ketchimov (Samson Normand de Chambourg 2019 b). D'ailleurs, pour lui qui mène un mode de vie « traditionnel » dans la forêt à une centaine de kilomètres de Sourgout, le paradis est devenu terre-à-terre : ce serait une terre sans les routes qui déversent

dans la taïga les Gens du pétrole, les chiens bientôt sauvages et les braconniers ; sans les motoneiges, les barques à moteur et les hélicoptères qui parasitent l'humanité ; sans les « sectateurs » (*sektanty* en russe) des Églises évangéliques qui détournent les siens de leurs dieux – tel un chamane de Russkinskie, Vassili, dont l'invalidité, selon Sergueï Ketchimov, a été causée par une motoneige qui lui a écrasé les jambes, pour avoir renié les dieux khantys. Lui-même a déjà construit sept maisons pour fuir l'exploitation des ressources naturelles dans la région, mais son territoire clanique traditionnel de quelques dizaines d'hectares est toujours cerné de toutes parts par les puits de pétrole et il a risqué jusqu'à deux ans de prison pour avoir brandi une arme (art. 119 du Code Pénal) non chargée, à l'été 2014, face à des employés de la compagnie *Sourgoutneftegaz* qui se jouaient de lui (Samson Normand de Chambourg 2019 b). Il alerte les organisations écologistes à la moindre pollution découverte. Le chamane ne veut pas être chassé de son îlot de vie, il n'a que faire de l'appartement en ville qu'on lui a proposé pour partir. Sergueï Ketchimov n'est allé que jusqu'en deuxième classe (CE2) et parle un russe imparfait, mais il dit ne pas vouloir mourir. Le paradis se construit en soi, puis autour de soi.

Aussi un homme bon se reconnaît-il traditionnellement à sa relation à la nature et aux animaux, a écrit l'écrivain tchouktche Youri Rytkhèou (Rytkhèou 1977³⁴). Dès leur plus jeune âge, les enfants des toundras et des taïgas sont sensibilisés au respect des autres formes de vie. Ils se voient, par exemple, confier un animal dont ils deviennent responsables ; ils apprennent à observer l'éthique qui régit les relations entre l'homme et la nature. Les mères nénétses n'ont-elles pas coutume de placer une pierre plate au fond du berceau pour que leur nouveau-né ne brise pas le dos de la terre ? Et les femmes khanty dont la lame de la hache viendrait à toucher la terre, lorsqu'elles débitent le bois, ne passent-elle pas aussitôt la main sur la coupure pour que celle-ci puisse cicatriser ? Nénétses, Khanty et Mansi ne se perçoivent pas en marge de la Création, mais comme une partie d'elle inaliénable. Avec les dieux, les esprits, les défunts, les animaux, les végétaux et les minéraux, ils forment une communauté traditionnellement harmonieuse qui n'est pas sans rappeler celle qui a régné entre Adam et les espèces animales avant le Déluge (Gen. 2,4). De même, la sacralisation autochtone de la terre – « il n'est pas de terre sans esprit-maître » (*ervsjada ja jujgu*), disent les Nénétses – fait écho à la « sainte » terre russe célébrée dans *La Chronique de Moscou* (1613) :

³⁴ Nombre des ouvrages de l'auteur (1930-2008) ont été publiés en français chez Actes Sud.

Les Russes, particulièrement de haut lignage, préféreront mourir plutôt que d'envoyer leurs enfants en terre étrangère – par la simple force du tsar ? Ils pensent que seule la Russie est un État chrétien, que les autres pays sont peuplés de gens impurs, mécréants, qui ne croient pas dans le vrai Dieu ; que leurs enfants perdront à jamais leur âme, s'ils viennent à mourir à l'étranger parmi les infidèles, et que seul ira directement au paradis, celui qui finit ses jours dans sa patrie³⁵.

Pour les communautés autochtones et les capitaines de l'industrie russe, la terre sibérienne représente un enjeu vital. On le mesure d'autant plus lorsqu'on sait que – dans un étrange écho –, *ja* en nénètse signifie « terre », et en russe, « je ».

Anna ou le temps à venir de la réconciliation

Dans sa jeunesse soviétique, Anna Nerkagui voulait être géologue pour aider les siens. Mais à la mort de sa mère, elle a dû retourner dans l'Oural polaire aider son père, et son monde s'est inversé. Elle a brusquement pris conscience que la géologie ne serait pas le salut espéré, mais les prémices d'une disparition. Ainsi à l'approche des tout-terrains de l'industrie, elle a bientôt pris coutume de dire que « les loups arrivent³⁶ » :

Il m'arrive de prendre le car avec les foreurs et je les écoute parler. C'est toujours d'argent. Combien ils ont reçu, combien ils pensent avoir. Comment le chef d'équipe les trompe, en revoyant leur travail à la baisse. Ils se taisent un moment, puis reparlent d'argent. Et je pense que je suis assise là, moi, une Nénètse. Quelqu'un au moins aurait pu s'asseoir à côté de moi et me demander comment je vais. Si je suis contente de ce qu'ils font de ma terre. De leur travail de choc qui bientôt ne laissera pas un seul lieu de vie dans la toundra et nous forcera à aller vivre en ville où nos garçons se saouleront et mourront. Ou bien ils pourraient bavarder simplement avec moi de ce qui leur plaît. Non. Ils ne me regardent pas. À leurs yeux, je suis une place vide³⁷ (communication personnelle d'Anna Nerkagui ; Oural polaire, 2013).

Anna aime à répéter que chacun doit se positionner concrètement dans la vie : définir ce qui fait son paradis, ce qui fait son enfer, ce qui fait son purgatoire. Depuis des années déjà, elle a fait passer au second plan son œuvre littéraire pour se consacrer à son œuvre

³⁵ Voir *Letopis' moskovskaja. 1584–1612* de Konrad Bussov, témoin du Temps des Troubles (ou selon d'autres sources, du prêcheur luthérien Martin Bär) : <http://www.rus-biography.ru/DocPage/?IdDocs=1537>.

³⁶ Comme les loups menacent les troupeaux, les tout-terrains dont les chenilles arrachent le lichen mettent en danger les pâturages, c'est-à-dire les rennes, et donc les Nénètses ainsi que leur mode de vie.

³⁷ Ces propos figurent également dans diverses interviews : voir par exemple celle faite par Alexandre Bogatyrev, le 11 octobre 2012.

missionnaire. Celle à qui le patriarche Kirill a déclaré au sortir de l'hélicoptère, lors de leur rencontre dans l'Oural polaire le 14 septembre 2015, que c'était à lui de s'incliner devant elle, et non le contraire, a ainsi obtenu, l'année suivante, le prix « Foi et fidélité du fond saint André le Premier appelé, décerné pour service rendu à la Patrie et au renouveau spirituel » – « pour le service compassionné de son prochain, les nombreux travaux sur l'éducation des enfants adoptés et le profond dévouement à sa terre natale et à son peuple », précise l'oukase présidentiel. Par son action, Anna s'inscrit en effet dans la course aux valeurs familiales et chrétiennes que la Russie actuelle est soucieuse de promouvoir et d'instituer. D'ailleurs n'a-t-elle pas entrepris d'établir un paradis dans la toundra digne d'accueillir le retour du Christ ?

À l'hiver 1996, lorsque que j'ai vécu chez Anna, dans la toundra de Baïdarata, pour la première fois, elle ne m'avait pas autorisé à enregistrer nos conversations : « Lorsque le Christ parlait, on ne l'enregistrait pas ». J'ai eu le sentiment qu'elle portait le monde sur ses épaules. Elle m'avait dit : « Je sais que je ne mourrai jamais ». Aujourd'hui encore elle pleure, parce que les hommes ne créent pas, parce qu'ils ont oublié Dieu et donc leur vie éternelle ; ils se contentent de survivre : travail, nourriture, plaisir. Ils font tout pour meubler une vie dont ils ont peur, parce qu'elle leur échappe. Même si elle les habite. Comme le Christ a assumé sa croix, nous devons assumer notre humanité et sa beauté âpre au lieu de nous attacher aux émotions qui nous détournent de nous-mêmes. Pour Anna, tous les gens, toutes les villes ont le même visage, alors elle ne quitte guère la toundra. Nous sommes tous dépositaires d'un morceau de terre dont nous sommes responsables. Il nous rappelle que nous sommes là pour marcher debout, regarder vers le haut. Alors comment l'homme peut-il ainsi mutiler la terre sans rien voir, sans avoir conscience de se mutiler en même temps ? L'être humain est fait pour donner. Il ne cesse de prendre, parce qu'il pense n'avoir qu'une vie. À présent que la femme de lettres est devenue « famille d'accueil » pour des enfants confiés par leurs parents ou l'administration, je me suis remémoré ses paroles : « Je veux élever un enfant, comme si j'écrivais un livre. Que la nouvelle génération maintienne et améliore notre vie de peuple de la toundra ». Dans sa nouvelle *Ilir* (1978), Anna a écrit noir sur blanc que la terre et l'homme ne sont qu'un. La beauté de notre terre est invisible, précieuse, dit-elle ; elle fait des Nénètes « des hommes véritables », c'est-à-dire indépendants. Selon Anna, seul un bétotien peut voir la toundra comme un milieu extrême ou hostile à cause du froid, de l'éloignement, des conditions de vie. En vérité, elle donne tout ce dont l'homme a besoin pour vivre sans qu'il vende son âme.

Dans la vie d'Anna, rien ne s'est passé comme prévu : elle est née dans une famille nomade de la toundra, elle a été élevée à « l'école » soviétique d'Aksarka ; elle a entrepris des

études de géologue à Tioumen et la tuberculose l'a immobilisée à l'hôpital, avec l'écriture pour dérivatif ; un simple télégramme de Seberouï son père annonçant la mort de sa mère a initié son retour parmi les siens ; elle a épousé Alexandre, un Nénètse, et ils n'ont pas eu d'enfant – elle est même devenue la première femme divorcée de la toundra de Baïdarata ; elle a adopté un premier enfant, Tania, et la fillette est morte ; elle a écrit des livres sur son univers³⁸, puis a rejeté l'écriture, comme elle me l'a déclaré lors d'un entretien à Salekhard en 1996, parce qu'« écrire trop longtemps nuit à la santé » et la coupait de ceux-là mêmes qu'elle prétendait défendre, y compris parfois contre eux-mêmes. Comme si la vie d'Anna ne lui appartenait pas, comme si elle était entre d'autres mains : les Baptistes, *La Rose du Monde* d'Andreev³⁹. Et puis Anna a fini par se rapprocher de l'orthodoxie. Aujourd'hui, elle ne voit le monde qu'à travers Dieu.

³⁸ Les quatre textes *Aniko iz roda Noga* [Aniko du clan Nogo] (1977), *Ilir* [Ilir] (1978), *Belyj jagel'* [Le lichen blanc] (1995) dont un film du même nom a été tiré en 2014, et *Molčačšij* (1996) ont été réunis dans un volume : Anna Nerkagi, *Molčačšij* [Le silencieux], Tjumen', SoftDizajn, 1996, 416 p.

³⁹ Après avoir été un samizdat, une édition complète de l'ouvrage a paru en 1991 en Russie et a connu de nombreuses rééditions : Daniil Andreev, *Roza mira*, in *Sočinenija*, t. 2, Moscou, Mosk. rab., 1996.



Anna Nerkagui sur le toit de la maison d'un *sikhirtia* ; Oural Polaire, août 2013

© Dominique Samson Normand de Chambourg

Si le mode de vie traditionnel des Nénètes rappelle le paradis, Anna Nerkagui explique que les problèmes auxquels il est désormais confronté annoncent que la chute a aussi gagné les Nénètes, jusqu'alors relativement protégés des tentations du monde. Ainsi à l'été 2016, la fièvre charbonneuse – qu'elle soit liée aux changements climatiques dans l'Arctique, aux excavations des chantiers industriels ou à un empoisonnement volontaire des troupeaux depuis des hélicoptères, comme l'ont affirmé des habitants par la suite – est apparue dans la péninsule du Iamal. Les autorités ont voulu, par principe de précaution, un abattage massif des rennes ainsi que le relogement des éleveurs et de leurs familles dans des appartements en ville. Tandis que beaucoup de Nénètes y ont vu un énième prétexte pour favoriser les intérêts

économiques des compagnies locales de gaz plus rentables que l'élevage de renne⁴⁰, Anna a fait une lecture différente des événements, où l'on peut distinguer trois plans : chrétien, nénétsse, politique.

Dans une interview télévisée à *Iamal Region*, le 2 septembre 2016, telle une bibliote, Anna commente la situation, en faisant d'abord référence, comme souvent désormais, aux Saintes Écritures. En effet, à la question posée sur les raisons d'une telle tragédie, Anna explique d'emblée qu'à l'issue du premier différend entre Dieu et Satan, chacun flanqué de sa cohorte d'anges, Satan n'a pas repris la part de sa faute, non plus que ses anges, aussi cette faute est-elle restée, telle une tumeur maligne sur la terre ; ce qui est advenu au *Iamal* rejoue ce qui s'est passé autrefois dans le ciel. Dès le premier jour, Anna n'a pas eu peur, elle a prié.

Ensuite, Anna affirme que les savoirs nénétses ont été violés par les Nénétses eux-mêmes. D'une part, le rapport au renne a changé. L'animal n'est plus celui qui donne à l'éleveur sa dignité par le travail, mais tend à devenir un objet. Le cheptel est désormais trop grand au *Iamal* : les aînés disaient que le nombre de rennes doit être égal à celui qu'un chien de berger bien nourri et bien reposé peut rassembler le matin ; aujourd'hui dix chiens n'y suffiraient pas, pour certains troupeaux. Elle-même a aimé ses rennes comme des fils, jamais elle n'aurait vendu l'un d'eux, dit-elle, pour rien au monde. Mais aujourd'hui, il est des éleveurs qui vendent tranquillement leurs compagnons de vie non pas pour du pain, mais pour des quads, des motoneiges, etc. D'autre part, si les animaux ont pu être affectés, c'est parce que les éleveurs concernés n'avaient pas à être là : ils étaient sur des pâturages d'hiver en été. Au bon endroit, les rennes auraient passé matin et soir dans l'eau salée, évitant ainsi toute infection par les pattes qui peut mener à une épizootie.

Enfin, sur la « réparation » possible, Anna conseille aux éleveurs qui ont subi des pertes (quelque 2 000 têtes) de solliciter une audience auprès du gouverneur du district autonome *Iamalo-Nénétsse*, Dmitri Kobylkine⁴¹. Ni pour obtenir un renne pour chaque animal disparu, ni pour recevoir une motoneige en guise de compensation, puisqu'il s'agit d'un châtement

⁴⁰ Environ 14 000 Nénétses mènent encore un mode de vie traditionnel avec un cheptel d'environ 700 000 rennes. Outre qu'elle constitue un défi écologique, l'industrialisation menace la culture nénétsse, puisque l'élevage dans la toundra requiert une partie encore vivante du système de connaissances et de la langue.

⁴¹ Né à Astrakhan, Dmitri Kobylkine (1971) était gouverneur du district autonome *Iamalo-Nénétsse* depuis mars 2010. Après des études à l'Institut du pétrole d'Oufa (1993), il a travaillé dans des compagnies de gaz et de pétrole à des postes différents avant d'être candidat, en 2009, à la succession du gouverneur Iouri Neelov. Depuis début septembre 2018, le nouveau gouverneur est Dmitri Artioukhov ; dès le 18 septembre, il s'est rendu dans la Terre de l'Espérance d'Anna Nerkaoui où il s'est vu offrir une icône restaurée et une ceinture traditionnelle nénétsse, symbole de force, ornée d'artefacts métalliques de plus de 400 ans.

divin⁴² : les éleveurs avaient trop de rennes, ils auraient dû les donner aux plus pauvres, aux orphelinats et à tous ceux qui sont dans le besoin. Les Nénètes doivent garder leur dignité et « s'incliner plus bas que terre » pour remercier le gouverneur : « Merci Dmitri Nikolaevitch ! Tu es un bon Nénète [dans le sens d'« homme »], un homme qui voit loin, un bon gardien pour cette terre [...] ». Car ce gouverneur veille sur la terre du Iamal, la meilleure de Russie, puisque le pays repose sur elle⁴³... Le Iamal, en effet, fournit environ 90 % du gaz russe, les taxes sur les hydrocarbures sibériens constituant environ 60 % du budget fédéral.

La chute de l'homme et les « plaies » ainsi engendrées ont signifié sa mort spirituelle, c'est-à-dire délitée sa relation à Dieu. Aussi Anna Nerkagui qui s'était engagée dans une course contre la montre dès 1989, organisant notamment des piquets contre la construction d'une voie ferrée destinée à acheminer, du sud au nord du Iamal, tout le matériel nécessaire à l'industrie du gaz et du pétrole, est-elle bientôt passée de la Création à la création : un comptoir où elle achète les produits de la toundra aux éleveurs et leur vend les produits de la ville (1994) ; une école expérimentale à la factorerie de Laborovaïa, à partir de 1998, afin que les enfants que l'école-internat a souvent rendus inaptes à la vie dans la toundra comme en milieu urbain et semi-urbain, soient formés au mode de vie nénète – car il est très difficile de devenir éleveur à partir de rien – et puissent vivre et travailler sur la terre où ils sont nés. Et puis, Anna a entrepris de réconcilier l'humanité avec Dieu, en commençant par elle-même : « D'abord j'ai voulu me construire un petit coin de paradis où on m'aimerait, me respecterait, me comprendrait. Parce que s'il n'est pas de lieu où l'on t'aime, te respecte et te comprend, l'existence terrestre n'est pas très facile⁴⁴ ». Ne plus parler ou réclamer, mais agir.

Je n'ai pas demandé à Anna, lorsque nous nous sommes retrouvés à l'été 2013, si elle-même avait entendu parler de la contrée heureuse telle qu'un Nénète de Nouvelle-Zemble (Samson Normand de Chambourg 2005 : 39-62) l'avait vue en rêve et décrite au peintre Stepan Pisakhov, amoureux éperdu du Nord, au début du XX^e siècle :

⁴² *Po bož'ej milosti, Bog nakazal nas* [« Dans sa miséricorde divine, Dieu nous a punis »], déclare Anna dans l'interview télévisée du 2 septembre 2016 à *Iamal Region*.

⁴³ Voir *Aktual'noe interv'ju* : « Svjaščennyj ogon'. Bitva za žizn' » [Le feu sacré. La bataille pour la vie], *Iamal Region*, 2 septembre 2016. Nombre de Nénètes ne se reconnaissent ni dans les propos d'Anna, ni dans ceux, le 10 octobre, de Grigori Ledkov – Nénète lui aussi, député de Russie unie et président de l'Association des Peuples autochtones minoritaires du Nord, de la Sibérie et de l'Extrême-Orient – qui juge infondée la pétition de 825 signataires alertant le président de la Fédération sur les conséquences socio-économiques locales de l'abattage massif de rennes. À l'initiative des autorités, les familles – soit 389 personnes – ont été évacuées et la zone affectée, brûlée, avec ses tchoums, traîneaux et carcasses animales ; des éleveurs se sont organisés en associations, telles *Edinyj Jamal* [« Iamal uni »] et *Golos Tundry* [« La voix de la toundra »], très actives sur les réseaux sociaux et bientôt accusées par le Département de la politique intérieure du Iamal, d'être des « provocateurs » coordonnés et financés par « des forces étrangères [qui] tentent de dresser les éleveurs contre le pouvoir afin de déstabiliser la situation dans le pays ».

⁴⁴ Voir *Nerkagi* d'Ekaterina Golovnja, coul., 59 mn, DS Films, 2012.

Si tu traverses les glaces, en allant toujours vers le Nord et que tu franchis les murs des vents, tu tomberas sur des gens qui ne connaissent que l'amour, ni haine, ni méchanceté. Mais ces gens sont unijambistes, ils ne peuvent avancer seuls ; ils s'enlacent et marchent. Lorsqu'ils s'enlacent, ils peuvent marcher et courir, mais qu'ils cessent d'aimer, leur étreinte se défait aussitôt et ils meurent. Mais lorsqu'ils aiment, ils peuvent faire des miracles. S'il faut traquer une bête ou échapper à un esprit malfaisant, ces gens dessinent dans la neige un traîneau et des rennes ; ils s'assoient dessus et il file si vite que le vent de l'Est ne peut le rattraper⁴⁵

En vérité, Anna, a eu une vision : des belles villes bleues aux coupes innombrables, les humains ne semblaient y souffrir ni de la faim, ni des maladies. Le rêve d'Anna est désormais de créer de petites villes bleues pour les siens. À environ vingt-cinq kilomètres du village de Laboravaïa, dans l'Oural polaire, elle a ainsi posé la première pierre de tous ces sanctuaires à venir : la Terre de l'Espérance⁴⁶. C'est à la fois un endroit où elle a créé un camp orthodoxe d'été pour orphelins, une école de la vie nomade dans les conditions de la toundra arctique, un antidote au « pourrissement de l'âme » et au « désert » engendré par la civilisation :

Lorsque tu marches sur la terre, tu lis sa tragédie comme un livre. Sur les rives de notre rivière natale et de nos lacs, il y a de moins en moins de tchoums. Les rives de notre rivière bien-aimée et de nos lacs se vident, sont orphelins. Les lacs pleurent, les rivières sombrent, les petits cours d'eau meurent. (...) La mélancolie et le silence se sont installés dans les collines. Les foyers ne réchauffent plus le sein de notre terre natale. Nombre de tchoums sont tombés, qui ne se relèvent pas⁴⁷.

Dans les représentations autochtones – déjà sous l'Empire et aujourd'hui encore –, la ville peut être un lieu de perdition⁴⁸. Anna, elle, y voit une Babylone sanguinaire : dans l'une de

⁴⁵ Stepan Pisahov, *Ja ves' otdalsja Severu* [Je me suis entièrement donné au Nord] dans sa version en ligne : <http://lib.ru/PISAHOW/sever.txt>

⁴⁶ Pour un point de vue contrasté de La Terre de l'Espérance, voir *Nerkagi* d'Ekaterina Golovnia, coul., 59 mn, DS Films, 2012 et *Les enfants perdus de la toundra* de Jérôme de Missolz et Marie Brunet-Debaines, coul., 83 mn, La Huit Production - Arte France, 2011. Parmi les autres documentaires, voir *Begstvo k istine. O pravoslavnom lagere Anny Nerkagi*, de Julija Murzabulatova, coul., 28 mn 27, Region Tjumen', 2014 ; *Zemlja Nadeždy* d'Igor' Emel'janov, coul., 20 mn 14, Region Tjumen, 2016.

⁴⁷ Voir Natal'ja Dvorcova, « Ja svjaščennyj červjačok » ; en ligne : <https://gorky.media/context/ya-svyashhennyj-červjáčok/>, consulté le 20 février 2016.

⁴⁸ Sous l'Empire, lorsque des enfants sont coupés de leur toundra ou de leur taïga et envoyés, à l'initiative des autorités religieuses, étudier à Tobolsk ou Arkhangelsk pour devenir instituteurs ou infirmiers, souvent ils ne peuvent s'acclimater. Beaucoup meurent ou rentrent chez eux malades. Certains, leurs études terminées, « retournaient simplement à l'état de sauvage, trouvant que sa vie [de sauvage, N.d.T.] avait quelque chose de préférable » : voir Irinar'kh, *Pravoslavnij Blagovestnik*, 14, 1903, p. 286. Sur un autre plan, il est révélateur que lors d'un voyage à Tobolsk du père Irinar'kh avec cinq anciens élèves de la mission d'Obdorsk (deux jeunes

ses visions, une énorme bête dévorait des humains en milieu urbain. Elle considère que le monde qui vit sans Dieu dévore les êtres avec leurs entrailles et leur âme, que la ville est la terre des « squelettes⁴⁹ ». En ville, elle se sent seule ; dans la toundra, son être jouit de son intégrité.

Face à cet ordre bouleversé de la Création qui laisse des traces physiques, morales et spirituelles sur le corps social, la Terre de l'Espérance – le choix de ces deux termes est explicite – doit être, du point de vue d'Anna, un havre de paix, rythmé par la seule nature et l'esprit divin. Il n'y a pas d'heure, juste le soleil qui égrène le jour et les cloches qui appellent aux deux offices quotidiens et aux repas. Outre l'église de l'archange saint Michel⁵⁰ qui est le cœur de cette Terre et dont les icônes ont essentiellement été peintes par Zoïa Nerkagui, la sœur d'Anna, il existe une vingtaine de bâtiments : une église et atelier d'icônes, une école, un réfectoire, quelques maisons pour les habitants ainsi que pour les visiteurs admis à pénétrer dans ce sanctuaire à ciel ouvert, des tchoums avec leurs traîneaux, des cellules monastiques pour ceux qui souhaitent faire une retraite, un espace ludique pour les enfants. Il y a même un troupeau de bisons – une soixantaine de têtes – venu du Groenland et gardé par trois bergers. Anna aime à dire qu'ici le silence a sa musique que la ville rend inaudible. Ici, la vie peut devenir un espace de création infinie ; ici, la mort n'existe pas.

Samoyèdes, une petite Ostiak, une orpheline zyriène et le fils de nomades samoyèdes) en 1903, les enfants soient naturellement frappés par les fiacres, les rues pavées de bois – si rares dans la toundra ! –, le cinématographe, etc., mais surtout sensibles aux fleurs, comme il n'en existe pas dans leur toundra natale (*ibid.*). En ce qui concerne la période actuelle du point de vue autochtonie et milieu urbain, voir en français, par exemple, Tatiana Moldanova, *Les caresses de la civilisation*, traduit du russe par Samson Normand de Chambourg, 2007 : 71-135.

⁴⁹ Au début des années 1990, l'écrivain khanty dresse un portrait emblématique de ces jeunes qui peuplent désormais les villes et les villages, « arrachés à la terre. Empoisonnés et perdus par le vin et l'alcool. Dérégés. Ainsi, les enfants de mes parents proches et éloignés, les enfants des Khantys grossissent les rangs d'une armée de "dépossédés". C'est-à-dire de ceux qui ne travaillent nulle part, qui vivent de tout et de rien, boivent, couchent, vivent dans la faim, le froid, la misère. Existent serait plus exact, car on peut difficilement appeler cela une vie » : voir E. Ajpin, « I uhodit moj rod » [Et ma lignée s'éteint], *Obrečennye na gibel'*, Moscou, 1994. Malgré l'adoption officielle de lois fédérales défendant les droits autochtones (1999, 2000, 2001) et d'une disposition gouvernementale du 4 février 2009 (n° 132-r) qui entérine à la fois le principe de développement durable des peuples minoritaires du Nord, de la Sibérie et de l'Extrême-Orient de la Fédération de Russie et l'élaboration d'un plan (2000-2025) pour son application, les conditions de vie autochtones demeurent souvent complexes.

⁵⁰ Lors d'un incendie, la petite chapelle construite par les habitants sans aide extérieure, au pied de la montagne, a brûlé. Seule une icône de saint Michel a été miraculée. Aussi, l'année suivante, en 2011, a-t-il été décidé de reconstruire une église qui porterait désormais le nom de l'archange.

Mis en forme : Interligne : 1,5
ligne



Le cœur de la Terre de l'Espérance dans l'Oural polaire : la toundra, l'orthodoxie et la culture nénète
Sur la photo : le père Andreï, l'église de l'archange saint Michel et l'atelier d'icônes, Marina Lapsouï ;
août 2013.

© Dominique Samson Normand de Chambourg

L'Espérance de la réconciliation avec Dieu repose sur les enfants. Symboliquement, Anna a choisi de construire une « Jérusalem terrestre » avec des orphelins. « Être orphelin, c'est l'enfer », m'a dit Anna. Elle a coutume d'expliquer que les Nénètes sont orphelins en hiver,

lorsque la nuit polaire enchâsse la toundra arctique, que l'hiver chasse le soleil et sa chaleur. Alors les Nénètes pleurent et ont « le mal du soleil » comme personne, mais aussitôt que les sources chaudes et la fonte odoriférante des glaces apparaissent sur le corps de la terre, ils s'agenouillent et l'embrassent, elle, la terre, comme une mère, comme Dieu, comme leur salut.

Être orphelin peut durer bien plus de temps qu'une saison. Anna l'a compris dès les années 1970 lorsque, revenue de Tioumen parmi les siens, elle a dû prendre soin des jeunes rennes du troupeau après le décès de sa mère. Depuis lors, Anna a consacré son existence, même en littérature⁵¹, à combattre l'enfer de l'homme : elle a adopté Tania, morte en 1993, puis Aliona et Apochka, et aujourd'hui elle a recueilli une quarantaine d'enfants, qu'ils soient orphelins ou simplement confiés par leurs parents incapables à un moment donné d'assumer leur rôle. Tous l'appellent « Maman », comme le rappellent des pierres de la Terre de l'Espérance où sont peintes et signées certaines de ses paroles : « Tout doux, les enfants, tout doux ! Celui qui entend tout, entend. Celui qui voit tout, voit. Maman »



L'une des pierres « précieuses » de la Terre de l'Espérance ; Oural Polaire, août 2013

© Dominique Samson Normand de Chambourg

⁵¹ Un orphelin est précisément le héros du récit Ilir : voir Anna Nerkagi, Ilir, *Molčaščij*, Tjumen', Soft-Dizajn, 1996, p. 125.

Anna explique simplement aux visiteurs curieux que ces « livres de pierre » sont là, parce qu'un jour les feuillets de l'un de ses manuscrits s'étaient envolés. En vérité, comme le rappelle le vieux Mertcha à son fils dans *Ilir*, le récit d'Anna : « Tout meurt et se décompose, hormis les pierres et la Terre. C'est en eux qu'est la force » (Nerkagui 1996 : 125). Il est une autre interprétation possible. Les pierres multicolores, ajoutées à d'autres éléments du sanctuaire d'Anna, rappellent la Jérusalem céleste annoncée dans l'Apocalypse :

La Nouvelle Jérusalem	La Terre de l'Espérance
« Et je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle ; car le premier ciel et la première terre s'en étaient allés [...] » (Apocalypse XXI, 1 ⁵²)	« Je vois un autre monde, parfait dans sa conformité à la Loi de la Vie. Et alentour, grandeur et beauté. [...] Seul au milieu de la nudité du désert enneigé, le Nénètse. Et autour de lui, l'Univers. Et puis rien d'autre. La Grande Terre ⁵³ s'est évanouie » (Anna).
« [...] la mort ne sera plus et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur, car ce qui existait avant a disparu » (Apocalypse 21,4)	« Je sais que je ne mourrai jamais » ; « l'Espérance est la seule chose qui ne meurt jamais » ; « pour l'homme juste, il n'est pas de mort : doucement, sans douleur, il s'endort dans le royaume de Dieu » ; « Tania, n'est pas morte, c'est pourquoi elle est toujours assise là, avec nous » (Anna).
« L'ange mesura la ville avec le roseau [...] » (Apocalypse 21,16)	La cité idéale ordonnée par Anna à l'aune des Saintes Écritures et veillée par des représentations d'anges : « Nous soupirerons d'aise, nous libérerons nos poitrines oppressées. Nous obtiendrons les ailes qui étaient tombées et à la suite de notre Sauveur, nous retournerons dans la maison Paternelle. Chez Notre Père. » (Anna)
« Les fondations de la muraille de la	Les pierres peintes de toutes les

⁵² Les références bibliques sont de l'édition suivante : *La Bible*, Émile Osty et Joseph Trinquet pour la traduction, les introductions et les notes, Paris, Éditions du Seuil, 1973.

⁵³ Selon le contexte, l'expression désigne le monde extérieur ou la Russie.

<p>ville étaient ornées de pierres précieuses de toutes sortes : la première fondation était ornée de jaspe, la deuxième de saphir, la troisième de calcédoine, la quatrième d'émeraude, la cinquième de sardoine, la sixième de cornaline, la septième de chrysolithe, la huitième de béryl, la neuvième de topaze, la dixième de chrysoprase, la onzième d'hyacinthe, la douzième d'améthyste » (Apocalypse 21,19-20)</p>	<p>couleurs qui balisent la Terre de l'Espérance, avec les citations édifiantes de la Bible et d'auteurs comme Dante, Goethe, Lord Byron ou Anna elle-même.</p>
<p>« Il n'entrera chez elle rien de souillé, ni personne qui se livre à des pratiques abominables et au mensonge ; il n'entrera que ceux qui sont inscrits dans le Livre de vie de l'Agneau » (Apocalypse 21,27)</p>	<p>Anna protège l'accès au sanctuaire qu'elle a créé. Elle enjoint les siens, mais aussi l'humanité, à s'inscrire dans <i>L'ensemble des pensées, des conseils, de règles et d'avertissements sur le chemin nomade de l'Existence</i> qu'elle a rédigé, pour se purifier aujourd'hui et se sauver demain.</p>

Comme si en construisant une Jérusalem terrestre, Anna appelait à l'avènement de la Jérusalem céleste. Dans cette perspective, les pierres sont précieuses, parce qu'elles ne meurent pas, portent la Bonne Parole et sont « une grande et haute muraille ». Elles constituent les fondements de la Terre de l'Espérance, les fondements de l'être. Et la profession de foi d'Anna, à la tête de sa communauté nouvelle fondée sur la Foi, le Travail et la Fraternité, prend alors tout son sens :

Je me suis donné pour mission de montrer non seulement la beauté extérieure, mais aussi intérieure et profonde de la terre, parce que la beauté extérieure sans la profondeur ne signifie absolument rien. C'est pourquoi toutes nos classes vertes ont un caractère spirituel et moral. Avec les enfants, nous partageons tout et tentons, dans notre petit État, de rétablir des relations chrétiennes entre les êtres. Ici nous nous efforçons de ne pas nous offenser l'un l'autre, de ne pas boire de vodka, de ne pas blasphémer et dans la mesure de nos forces de nous aimer les uns les autres, de tolérer et de pardonner. Nous vivons selon ces principes. Tel est le but de notre école : faire acte de compassion envers des enfants-orphelins. Tout est

simple ici, rien de superflu, seulement la nature et la présence du Seigneur. Je ne veux pas juger le monde. Quel qu'il soit aujourd'hui, c'est le Sien (Ostroščenko 2015)

En associant ainsi toute une communauté – des enfants aux adultes – à cette construction, Anna veut engager la responsabilité de chacun(e) à titre individuel et collectif, comme si en dépendait non seulement la vie terrestre, mais aussi la vie céleste ! Comme si c'était ici, dans ce fragment de toundra de l'Oural polaire, que se construisait le ciel.

D'ailleurs lors de sa visite à la Terre de l'Espérance, le 19 septembre 2015, le Patriarche Kirill lui-même y a ressenti « une grâce divine particulière⁵⁴ ». Il a déclaré ce jour, « le plus beau de sa vie », parce qu'il n'a trouvé nulle trace d'offense – comme sur les terres d'autres peuples autochtones qui se disent toujours rabaissés –, mais « la grandeur et la force de l'Esprit » (Malanija 2016).



Quelques anges de la Terre de l'Espérance ; Oural Polaire (2013)

© Dominique Samson Normand de Chambourg

Après avoir souligné que les richesses du Iamal devaient servir le peuple, mais ne pas se retourner contre « les êtres au cœur pur qui ont toujours vécu et vivent là, ne pas détruire leur mode de vie, car là où il est des richesses, il y a des passions humaines, il y a les péchés des hommes⁵⁵ », le Patriarche Kirill a promis à Anna de l'aider à faire venir un moine qui vivrait là en permanence et célébrerait les offices⁵⁶. Anna, elle, a décrété que le Patriarche Kirill l'avait comprise et que sur la Terre de l'Espérance se lèveraient désormais des missionnaires autochtones. En vérité, Anna est convaincue de l'importance de se préparer, de se purifier, de se repentir, d'accueillir le moine providentiel qui priera pour les enfants de cette terre, mais

⁵⁴ Voir « Patriarh vstretilsja s predstaviteljami korennyh narodov Krajnego Severa » [Le Patriarche a rencontré des représentants des peuples autochtones du Grand Nord], *Pravoslavie.ru*, 15 septembre 2015 ; consulté en ligne : <http://www.pravoslavie.ru/82126.html>.

⁵⁵ *Ibid.*

⁵⁶ En janvier 2017, le père Arsenii [Dongaev] du monastère Znamenskii d'Abalak, près de Tobolsk, était arrivé pour une période probatoire d'un mois.

aussi pour le Jamal, puisque, selon elle, le Christ posera le pied sur la Terre de l'Espérance, lorsqu'il reviendra depuis le Nord.

À la descente de son hélicoptère, en août 2010, l'archevêque Dmitri de Tobolsk et de Tioumen, aussitôt accueilli par des enfants aux costumes d'anges venus l'accueillir à la descente de son hélicoptère, s'était déjà écrié : « Nous sommes tombés dans un paradis terrestre ! ». Néanmoins la Jérusalem terrestre destinée à assainir moralement des enfants venus de l'enfer créé par leurs parents ne fait pas que des heureux. Serait-elle un simple mirage ?

À l'extérieur, les liens d'Anna avec les autorités politiques et religieuses sont parfois mal perçus par les Nénètses, alors qu'ils sont eux-mêmes chassés de leur propre paradis. Lors de mon dernier terrain dans ce camp orthodoxe, à l'été 2013, l'évêque de Salekhard est venu visiter le camp d'été avant sa fermeture saisonnière. Pour financer la Terre de l'Espérance, Anna a non seulement utilisé ses droits d'auteurs et les dons de sa communauté, mais également reçu une aide financière de plusieurs institutions locales à hauteur d'environ 560 millions de roubles ; elle perçoit également de l'argent pour les enfants qui lui sont confiés par l'administration. Cela signifie une forme de dépendance vis-à-vis d'un pouvoir bien de ce monde et qui a créé, selon les propres mots d'Anna, « un homme terrible venu ici, qui n'a pitié ni de la terre, ni des hommes » et transforme la toundra en désert. Comment cultiver les racines et la mémoire des Nénètses d'un côté, au risque de « vendre son âme », de l'autre ? La réaction d'Anna lors de la menace de la fièvre charbonneuse à l'été 2016 est symptomatique des craintes de certains : des prières et un hommage au gouverneur peuvent-ils constituer une réponse au paradis perdu et à l'éventualité de devoir recueillir sur la Terre de l'Espérance les enfants des familles d'éleveurs refusant d'être relogées dans des appartements ? De même, nombre de Nénètses ne se reconnaissent pas dans la morale empruntée au christianisme russe et éloignée des mœurs anciennes⁵⁷ qui a valu à Piotr d'être exclu de la communauté pendant un an, parce qu'il avait cessé d'être le père de famille idéal⁵⁸ pour redevenir un homme simplement. Enfin, être un *tradicionščik* aujourd'hui demeure un défi : par comparaison avec les réserves visitées par des Khanty et des Mansi aux États-Unis (Samson Normand de

⁵⁷ « Ils considèrent la femme comme l'égal de l'homme, tandis que chez les Russes, comme chez tous les autres peuples chrétiens, elle est, dans certains cas, placée sur un pied d'infériorité », p. 75 ; « Hommes et femmes vivaient dans une sorte de mariage. Seulement, dès que le mari ne s'arrangeait plus avec son épouse ou s'en trouvait fatigué, il lui était loisible d'en prendre une autre », p. 272 : voir Nordenskjöld, 1883 et Lehtisalo 1947.

⁵⁸ *Nerkagi* d'Ekaterina Golovnja, coul., 59 mn, DS Films, 2012.

Chambourg 2019 b)⁵⁹, il signifie désormais composer avec les sociétés du gaz et du pétrole pour demeurer le maître de sa propre existence. Déjà pourtant, comme les autorités soviétiques avaient folklorisé les cultures autochtones, le gouverneur du Iamal, Dmitri Kobylkine, et l'évêque Nicolas de Salekhard et de Novo-Ourengoï veulent faire de la Terre de l'Espérance une vitrine : l'expérience ne doit pas rester unique, mais se développer ailleurs dans la péninsule. Eu égard aux problèmes démographiques que connaît la Russie et à la politique de la famille mise en place⁶⁰, ce soutien des autorités va de soi. Néanmoins, cette proximité avec le pouvoir qui ne montre guère aux enfants l'exemple d'indépendance qu'Anna veut leur inculquer par le travail, suscite une certaine défiance chez les siens, mais Anna me dit n'en avoir cure : elle sait ne pouvoir compter avant tout que sur elle-même pour mener son œuvre à bien.

À l'intérieur aussi, des voix s'élèvent contre le paradis d'Anna. Par ses choix, elle entraîne toute la communauté, décide de l'avenir de chacun. Son besoin d'être une famille – elle qui n'a pas été aimée de sa mère et, dès l'âge de 7 ans, séparée des siens pour être scolarisée à l'école-internat d'Aksarka –, les serments qu'elle fait à Dieu, son désir de vivre jusqu'à la fin de ses jours sur la Terre de l'Espérance, la croix qu'elle veut porter, sont autant d'épreuves qu'elle impose aux siens. D'ailleurs sont-ils les siens ? L'une des filles dit que, à prier du soir au matin, il y a de quoi devenir fou ; une autre a bu de la vodka et perdu sa virginité⁶¹, Aliona n'a pas épousé Apochka⁶². À force d'ordonner le monde (qui sera prêtre, qui sera éleveur de rennes, etc.) et d'incarner l'autorité toute-puissante – « Je suis la voix de Dieu » m'a-t-elle dit –, Anna sème parfois le doute autour d'elle.

⁵⁹ Suite à son exil sibérien dans la Kolyma, Bogoraz (1865-1936) fut le directeur de l'Institut des peuples du Nord et un acteur majeur du Comité du Nord, le fondateur de l'école d'ethnographie de Leningrad, le fondateur du Musée de l'histoire de la religion et de l'athéisme de Leningrad, etc. Au début des années 1920, le célèbre scientifique autodidacte conçut un projet de réserves sur le modèle américain, mais qui fut refusé par le pouvoir bolchévique, car il était hors de question que des peuples restent à l'écart de l'édification du socialisme

⁶⁰ Face au « dépeuplement » de la Russie, différentes voies ont été explorées, tels le Programme des compatriotes ou le Programme du capital maternel : voir dans ce volume l'article « Déchiffrer le paradis. Indicateurs démographiques et évolutions des politiques sociales en Sibérie » de Cécile Lefèvre et Svetlana Russkikh. Par ailleurs, le Centre pour la gloire nationale a mis en place le programme « La sainteté de la maternité » afin de développer le potentiel moral et spirituel de la famille ; parallèlement, une relique, la ceinture de la très sainte Mère de Dieu, qui soigne la stérilité, défend les femmes et les enfants, a circulé à travers le pays d'octobre à novembre 2011. Plus récemment, le 7 février 2017, une loi visant à replacer la famille « traditionnelle » au cœur de l'éducation a été promulguée ; elle dépénalise la violence domestique au sein de la famille, tant qu'elle ne nécessite pas plus de quinze jours d'hospitalisation.

⁶¹ Voir *Les enfants perdus de la toundra* de Jérôme de Missolz et Marie Brunet-Debaines, coul. 83 mn., La Huit Production – Arte France, 2011.

⁶² Encore en 2011, Anna pensait qu'Apochka et Aliona, ses deux premiers enfants adoptés, après la mort de Tania, devaient se marier. En fait, lors de mon dernier terrain, en 2013, Apocha s'était marié à une autre fille avec qui il a eu un fils et Aliona était en couple avec le frère du père Varnava du monastère d'Abalak qui a veillé quelque temps sur la communauté de la Terre de l'Espérance.

En conclusion, comment peut-on appréhender la cité idéale, pour ne pas dire « la ville sainte », d'Anna ?

Par cette Jérusalem terrestre où vivent, suivant les saisons, une quarantaine d'enfants encadrés par une équipe d'adultes, Anna veut rompre avec ce qu'elle appelle « le petit enfer » : la violence de ces fins d'été où les familles nénétses sont dépossédées, depuis près d'un siècle, au profit d'un système éducatif qui « dévorait et dévore jusqu'à ce jour les enfants, les avalant l'un après l'autre » (Nerkagi 2017). Les statistiques officielles, d'ailleurs, lui donnent raison, qui ne plaident guère en faveur des écoles-internats : selon des travaux de l'Institut de Formation Continue, encore en 2004 seulement 50% des enfants des peuples autochtones minoritaires du Nord achevaient leur scolarité. Aux yeux d'Anna, le milieu urbain et l'enseignement pèsent sur l'enfant, voire corrompent son regard d'ange sur le monde (*on vosprinimaet mir, kak angel'*, dit-elle), tandis que la Terre de l'Espérance insuffle Dieu dans son âme, le rend autonome par le travail de ses mains et de ses sens. Parce que « l'éducation est une rivière coulant entre deux rives », le matin est réservé au cours fondamentaux (littérature, physique, russe, etc.) et l'après-midi, aux enseignements d'Anna et aux « classes vertes » qui font découvrir aux élèves la nature, mais également l'histoire de la région et les représentations nénétses locales. Elle enseigne le nénétsse non par des cours de langue, mais par la littérature orale. De ces aphorismes, maximes, etc. dont une partie figure dans son ouvrage paru en 2015 – *Les maximes de la sagesse populaire nénétsse* –, elle fait souvent une lecture chrétienne. En effet, par son expérience humaine et spirituelle, Anna oppose un démenti à l'opposition entre animisme et christianisme : le mode de vie des siens peut mener à la foi, au contraire, parce que depuis des siècles « le Nénétsse qui sort de son *tchoum* évolue dans la Création comme dans une église » (communication personnelle d'Anna Nerkagui ; Oural Polaire, août 2013), parce que le paganisme, selon Anna, n'est autre que les prémices du christianisme. En maintenant les élèves en milieu nénétsse, Anna instaure un nouveau modèle éducatif pour les enfants du Nord, plus conforme avec la transmission traditionnelle nénétsse des savoirs : l'école russe donne une profession pour se nourrir, l'école d'Anna prépare à un métier pour nourrir l'âme.

Le « paradis artificiel » parce que soutenu par les autorités officielles, politiques comme religieuses, et la personnalité même d'Anna, est-il seulement un compromis, voire une compromission, comme on l'entend dire régulièrement ? On peut, à l'inverse, y voir une stratégie. Dans l'approche d'Anna Nerkagui, se convertir à l'orthodoxie ne signifie plus aujourd'hui devenir russe, comme souvent le redoutaient les autochtones du XIX^e siècle

(Lambert 2009 : 186). Il est intéressant de noter que ces petites villes bleues qui lui sont apparues dans une vision et qu'elle veut édifier, sont pour les siens, pas pour les Russes, comme l'Autre monde dans les représentations ostiak à l'époque impériale. Anna n'hésite pas à mettre les autorités devant le fait accompli : ainsi en 2001, après la mort de l'un de ses frères, il a été décidé de construire un endroit où prier pour son âme. Selon la tradition orthodoxe, il aurait d'abord fallu qu'un prêtre bénisse le lieu avant que la première pierre ne soit posée, mais c'est le contraire qui s'est produit : toute la communauté a construit l'église avec la seule bénédiction divine. Alors l'archevêque Dmitri de Tobolsk et de Tioumen en visite a simplement reconnu le fruit du labeur, déclaré qu'il fallait consacrer l'édifice, puis entériné la situation en proposant à Anna de lui envoyer l'été des élèves d'écoles privées de Tobolsk : ainsi le camp orthodoxe pour la jeunesse sur la Terre de l'Espérance était-il officialisé. Aujourd'hui la prière d'Anna a été exaucée, puisque le hiéromoine Arseniï vit désormais sur la Terre de l'Espérance, dans la cellule monastique qui porte le nom de saint Jean Baptiste.

Se mettre sous la protection de l'archange saint Michel en prenant appui sur les autorités et en sanctifiant la terre des Nénètes aux yeux des Russes est, peut-être, pour Anna, une façon de protéger sa terre : orthodoxe, elle ne saurait être profanée et les siens ne sauraient en être chassés. Car enfin, comment chasser une communauté de frères et sœurs en Christ sans se renier soi-même ? En ce sens, Anna re-sacralise l'espace et met le monde russe face à lui-même, reprenant peut-être ainsi la tradition nénète de Iouri Vella qui consacrait un renne à chaque président de la Fédération de Russie pour le mettre face à ses responsabilités dans la taïga : « si ton renne survit, c'est que tu es digne de ta fonction ; s'il ne survit pas, à quoi sers-tu ? ». Comment sinon enseigner aux enfants l'amour de Dieu, la beauté du monde, « même si celle-ci n'est que le pâle reflet du royaume céleste » (communication personnelle d'Anna Nerkagui ; Oural polaire, août 2013) enchâssé dans les icônes de Zoïa, sa sœur, institutrice ?

Anna ne voit pas en Iamal une terre riche en gaz et en pétrole, mais le berceau de la vie. De toutes sortes de vie. Si elle n'avait pas été écrivain et institutrice, elle aurait été avocate ; même dans la tombe, elle serait immanquablement une avocate, précise-t-elle. Pour la vie, Iamal, les Nénètes. D'ailleurs ne déclarait-t-elle pas attendre un moine non pour qu'il célèbre l'office, qu'il mène la liturgie, mais pour qu'il accomplisse sa tâche : prier, pas seulement pour cette Terre de l'Espérance, mais pour tout le Iamal, parce que cette péninsule, comme aucune autre région, a besoin d'une telle aide ? D'autres éléments nuancent également la relation d'Anna au monde russe. Il est temps que les Nénètes soient les maîtres de leur terre, a-t-elle précisé, aussitôt après notre entretien sur la nécessité d'un prêtre qui prierait. Par

ailleurs, malgré l'orthodoxie rigoureuse qu'elle professe, Anna n'a pas encore interdit les rituels à Laborovaïa, telle la fête de la Corneille, même si elle n'y participe pas. Elle-même ne garde-t-elle pas précieusement et ne nourrit-elle pas encore le *hytarma* de Tania, cette représentation de l'âme de la fillette qu'elle avait adoptée jusqu'à ce que Dieu la lui reprenne pour signifier à Anna son vain attachement et son œuvre missionnaire à venir ? Par sa mort, en 1993, sur la Terre de l'Espérance, Tania a « donné la vie » à une communauté d'orphelins et peut-être à un christianisme nénétsè en train de naître sous nos yeux⁶³.



Peinture de Zoïa Nerkagui ; Terre de l'Espérance, Oural Polaire, août 2013

© Dominique Samson Normand de Chambourg

⁶³ D'autres expériences, telle celle du Nénétsè des toundras et baptiste, Piotr Houdi, vont dans le même sens (Matériaux de terrain ; Salekhard, 2013).



Le portrait du patriarche Kirill par Zoïa Nerkagui ;

Terre de l'Espérance, Oural Polaire.

*

La Sibérie comme paradis ? Au fil de nos conversations et des récits de vie d'Anna Nerkagui et d'Anastasia Lapsui, transparissent les visions contrastées et réinterprétées de l'Eden perdu et de la Nouvelle Jérusalem céleste : la *Zemlja nadežnaja* selon Anastasia et la *Zemlja nadeždy* selon Anna.

Anastasia, elle, va dans le siècle avec sa caméra et ses chants, au fil des tournages. Elle qui est venue au monde, me dit-elle, pour le rendre heureux, ne fait que nous montrer que le paradis terrestre est peut-être là, qui s'anime sous nos yeux, sur le point de disparaître, si personne n'y prend garde. Déjà la terre est épuisée par l'industrie et les pâturages appauvris favorisent les maladies des rennes ; déjà le paradis est perdu pour certaines familles au mode de vie traditionnel.

Les Nénètes disent que, dans l'existence, la peur est inutile : personne ne meurt avant son heure, avant le terme assigné par Iaminia, celle qui a créé toute vie sur cette terre ; chacun arrivera à temps pour sa mort. Pour Anastasia, la toundra est une terre nourricière et procure un sentiment de plénitude (*Zemlia nadejnaïa-nadežnaja*). Cela m'évoque le frémissement à peine perceptible du dos de la terre, puis le souffle mouvant de bois comme tordus par les vents, jusqu'à ce que, sur fond de ciel pastel, se dessinent brusquement les rennes. Mais

Anastasia, elle, me parle du premier jour où elle a pris conscience de la beauté divine des rennes d'argent dans la toundra délavée par la pluie du matin ; de la vie libre des siens, étrangers aux préjugés de la civilisation, à la course à l'argent. Le renne était leur dieu, le renne était leur majesté. Leurs âmes étaient intactes, le ver de l'envie ne rongait pas leurs cœurs. Ils étaient magnifiques, fiers. Loin des lois écrites, mais proches des coutumes et traditions de la terre nourricière. C'est cette plénitude qu'Anastasia veut faire jaillir depuis l'écran, ainsi que la parole vivante de sa mère, Maria Maksimovna, qu'Anastasia a pour ligne de vie et adresse à son tour à chaque spectateur :

Je suis née en Russie. Aussi indigne puisse-t-elle paraître, elle est mon pays. Je n'ai pas à juger. Sans doute, parce que sur les lèvres de ma mère, j'entends encore un souffle âpre : « Ma petite fille, conduis-toi bien. Tu n'es pour tout et en tout ici-bas qu'un hôte de passage. En vérité, un invité peut-il mal se comporter ? Comme tu es venue, tu repartiras ». (A. L. ; 2006.)

Par contraste, le paradis d'Anna est à venir. Il se veut l'écho des paroles du Christ qui avait prophétisé qu'avant la fin du monde l'Évangile serait prêché aux confins de la Terre. Aussi Anna a-t-elle fondé pour la jeunesse la Terre de l'Espérance, une Jérusalem de la toundra, « préparée comme une épouse qui s'est parée pour son époux » (Ap. 21,2), afin d'accueillir le retour du Christ. « Comme les gouverneurs se préparent à accueillir le président Poutine », précise-t-elle. Toutes les terres ne sont pas propres à accueillir la venue du Sauveur : pour Anna, la fin commencera par Moscou et Saint-Pétersbourg, les « Sodome et Gomorre russes », tandis que le Iamal où, selon elle, « les larmes bleues des rennes, tels de précieux diamants, sont recueillies dans la paume de Dieu », se prépare à cet avènement. Depuis son paradis de l'Oural polaire où il n'y a ni Gens du Gaz, ni Gens du Pétrole – comme dans le troisième ciel des Ostyaks du XIX^e siècle il n'y avait ni impôts, ni maladies, ni Russes – et où elle veut apprendre aux enfants la joie en Dieu, Anna veille. Déjà les pierres multicolores qui protègent et illuminent la Terre de l'Espérance œuvrent à la transfiguration du monde.

Par son action, Anna actualise la tradition nénétsè où la femme est celle qui maintient le feu vivant de la maisonnée. Elle attise le feu dans les âmes. Avec sa parole entrée en littérature depuis qu'elle a enregistré sous forme de livre audio *Les proverbes de la sagesse populaire nénétsè* (2015). Anna se dit responsable de porter la « bonne parole » à chaque lecteur-auditeur, parce que la parole, le mot, sont au cœur de la renaissance spirituelle des êtres. Parfois lors des cours qu'elle dispense, elle demande déjà aux élèves dans quelle langue

tous se parleront lors du retour du Christ. Anna pense que ce sera un mélange de langue du siècle et de langue des anges...

Anastasia et Anna : deux femmes, deux Nénèteses, deux conceptions distinctes du paradis, mais un même hymne à la Création du Nord, comme source possible de régénérescence de l'humanité. L'Arctique sibérien du XXI^e siècle où se croisent désormais les rennes, les oies, les perdrix des neiges, les tout-terrains, les derricks et les clochers est à l'évidence « paradisable » aussi pour une nouvelle génération, à sa façon, comme il m'est apparu : Iana Khoudi, une fillette nénétese, n'a-t-elle pas déchiré des roubles en mille morceaux aussitôt semés aux quatre vents, « afin que pousse autant d'argent qu'il y a de fleurs dans la toundra » des siens ?

Parole autochtone

HUDI, Pëtr, Nénète de Iamal (1970)

LAPSUI Anastasia, Nénète de Iamal (1944)

LAPSUI, Marina, Nénète de Iamal (19 ?)

MEROVA, Tat'jana, Mansi (1971)

NERKAGI Anna, Nénète de Iamal (1951)

NERKAGI Savorka, Nénète de Iamal (19 ?)

NERKAGI Zoja, Nénète de Iamal (1949)

OKOTËTTO, Il'ja, Nénète de Iamal (1950)

POTPOT, Rima, Khanty du Nord (1966)

SEBUROVA, Rimma, Khanty du Nord (1956)

Bibliographie

Ajpin, Eremej D., « I uhodit moj rod » [Et ma lignée s'éteint], *Obrečennye na gibel'*, Moscou, 1994, pp.

Andrievič, V. 1889: *Istoričeskij očerk Sibiri v XIX stoletii* [Essai historique sur la Sibérie du XIX^e siècle], t. 6, č. 1, SPb: tip. i lit. de V.V. Komarov.

Donner, Kai, 1913-1918 : « A Samoyed Epic », *Suomalais-ugrilaisen seuran Aikakauskrija* [Journal de la société finno-ougrienne], Helsinki : Suomalais-ugrilaisen seura, p. 8.

Dunin-Gorkavič, Alexandr, 1911 : *Tobol'skij Sever. Ètnografičeskij očerk mestnyh inorodcev* [Le nord de Tobolsk. Essai sur les indigènes de Tobolsk], t. III, Tobolsk : Tobol'skaja tipografija.

Glavackaja, Elena, 2006: *Religioznye tradicii hantov i ih izmenenija v XVII-XX vv.* [Les traditions religieuses des Khantys et leurs transformations (XVII^e-XX^e siècle)], avtoreferat, Ekaterinburg, 47 p.

Golovnev, Andreï, 1995 : *Govorjaščie kul'tury: tradicii samodijcev i ugrov* [Des cultures qui parlent : les traditions des Samoyèdes et des Ougriens], Ekaterinburg : Ural'skoe Otdelenie Rossijskoj akademii nauk.

— 2004, *Kočevniki tundry : nency i ih fol'klor* [Nomades de la toundra : les Nénètses et leur folklore], Ekaterinburg : UrO RAN, 344 p.

Guillaume, Denis (P.) 1992 : *Grand Euchologe sacerdotal et Arkhiératikon*, Rome : Diaconie Apostolique.

Hamayon, Roberte 1988 : « Compensations posthumes. Deux pratiques de la mort volontaire en Sibérie », *Psychologie médicale*, 20/3, 439-440.

Headley, Stephen C. 2018 : *Du désert au paradis. Introduction à la théologie ascétique*, Paris : Cerf, collection « Patrimoines ».

Jadrincev, Nikolaj, 1883 : « Inorodcy i ih vymiranie », *Russkaja Mysl'*, n° 3.

Karjalainen, Kustaa Fredrik, 1994 : *Religija jugorskih narodov* [La Religion des peuples ougriens], trad. en russe de l'allemand par N. V. Lukina, t. I, Tomsk : Izd.-vo Tomsk. univ. ;

— 1995 : *Religija jugorskih narodov* [La Religion des peuples ougriens], trad. en russe de l'allemand par N. V. Lukina, t. II, Tomsk : Izd.-vo Tomsk. univ.

Kuprijanova, Zinaïda, 1965: *Èpičeskie pesni nencev*, Moskva: Nauka, p. 76.

Kuznecov, Evgenij, 1890: *Pervye kabaki v Sibiri*, Tobol'sk.

Lambert, Jean-Luc, 2009 : « Quand le dieu céleste envoie son enfant-ours aux hommes : Essai sur les interactions religieuses chez les Ougriens de l'Ob (xviii^e-début xx^e siècles) », in Dany Savelli (éd.), 2009, *La religion de l'Autre : réactions et interactions entre religions dans le monde russe, Slavica Occitania* (Toulouse), 29, pp. 181-203.

— 2010 : « Imenem medvedja : èvoljucija religioznyh predstavlenij obsko-ugorskih narodov v xviii-načale xx v. [Au nom de l'Ours : l'évolution des représentations religieuses des peuples finno-ougriens (xviii^e- début xx^e siècle)], *Finnisch-Ugrische Mitteilungen* 32-33, Anna Widmer (Hambourg) et Valentin Gusev (eds), *Gedenkschrift für Eugen Helimski (1950-2007)*, Moscou, pp. 333-359.

— 2014 : « L'épopée nord-samoyède (Arctique sibérien). Comment trouver une solution à l'alliance dans une société devenue opulente ? », *Études mongoles et sibériennes, centrasiatiques et tibétaines. Épopées et millénarismes : transformations et innovations*, 45, en ligne <http://emscat.revues.org/2352>

— 2015 : « Les missions orthodoxes du début du xviii^e siècle vues par les Ougriens de l'Ob (Sibérie de l'Ouest), Représentations et réélaborations autochtones », in *Rencontres et médiations entre la Chine, l'Occident et les Amériques. Missionnaires, chamanes et intermédiaires culturels*, Shenwen Li, Frédéric Laugrand et Nansheng Peng (eds), Québec : Presses de l'université Laval, pp. 27-51.

Lar, Leonid (sost.), 2001: *Mify i predania nencev Jamala [Mythes et légendes des Nénètses de Jamal]*, Tjumen' : Izd.-vo Instituta problem osvoenija Severa SO RAN, p. 160-163.

Malanija, Georgij, 2016 : « Cely duhovnye i zemnye v pravoslavnom lagere Anny Nerkagi » [Les aspirations spirituelles et terrestres dans le camp orthodoxe d'Anna Nerkagui], *Severnoe Izdatel'stvo*, 30 septembre ; consulté en ligne : <http://северноеиздательство.рф/news/2552.html>. 2016

Nerkagi, Anna P., 1996 : Ilir, *Molčaščij*, Tjumen' : SoftDizajn, pp. 119-230.

— 2017 : Zagadki moej babuški [Les devinettes de ma grand-mère], *Sobranie sočinenij*, t. 2, Tjumen': Russkaja nedelja.

Nordenskjold, A.E., 1883 : *Voyage de la Vega autour de l'Asie et de l'Europe*, traduit du suédois par MM. Charles Rabot et Charles Lallemand, tome premier, Paris, Librairie Hachette et Cie, 481 p.

Otroščenko, Anastasia, 2015 : « Anna Nerkagi : naučit'sja ljubit' povsednevnost' » [Apprendre à aimer le quotidien], 5 février ; consulté en ligne <https://www.miloserdie.ru/article/anna-nerkagi-nauchitsya-lyubit-povsednevnost/>.

« Patriarh vstretilsja s predstaviteljami korennyh narodov Krajnego Severa » [Le Patriarche a rencontré des représentants des peuples autochtones du Grand Nord], 2015 : *Pravoslavie.ru*, 15 septembre ; consulté en ligne : <http://www.pravoslavie.ru/82126.html>.

Perevalova, Elena, 2000 : « Russkie v predstavlenijah obskih ugrov i lesnyh nencev », *Russkie starožily: material III sibirskogo simpoziuma, Kul'turnoe nasledie narodov zapadnoj Sibiri (11-13 decembre 2000)*, Tobol'sk : Gosudarstvennoe avtonomnoe Tjumenskoj oblasti « Tobol'skij istoriko-arxiterkturnyj muzej zapovednik », pp. 97-100.

Pisahov, Stepan, 1985 : *Ja ves' otvalsja Severu* [Je me suis entièrement donné au Nord], in *Skazki. Očerki. Pis'ma*, Arkhangelsk, Severo-Zapadnoe knižnoe izd.

Poljakov, Ivan, 2005 : Putešestvie v dolinu r. Obi, Pis'ma i otčety o putešestvie v dolinu r. Obi, ispolnennom po poručeniju Imperatorskoj Akademii Nauk [Voyage dans la vallée de l'Ob. Lettres et rapport sur le voyage dans la vallée de l'Ob effectué à la demande de l'Académie impériale des Sciences], Tjumen' : Mandr i Ka.

Putevye žurnaly missionerov Obdorskoj missii (60-70-e gg. XIX veka) [Les carnets de route des missionnaires de la mission d'Obdorsk dans les années 60 et 70 du XIX^e siècle] 2002 : Tjumen' : Izd.-vo Jurij Mandrik.

Rythkhèou, Jurij 1977 : Molčanie v podarok (Le silence en cadeau), *Izbrannoe*, Leningrad : Leningradskoe otdelenie izd-va « Sovetskij pisatel' »

Samson Normand de Chambourg, Dominique 2005 : « L'été samoyède du commandant Bénard », *Il Polo*, Fermo, Istituto Geografico Polare, pp. 39-62.

— 2011 : « From Good Fortune to Khanty Identity: the Bear Games », *The Challenge of Indigenous Peoples*, (Barbara Glowczewski & Rosita Henry ed.), Oxford : Bardwell Press, p. 223-243.

— 2014 : « L'intelligentsia autochtone de l'Arctique sibérien au début du XXI^e siècle : entre valorisation de la mémoire et quête d'innovation », *Actes du colloque international Cultures, éducation, identités (20-21 mai 2014)*, Arras : Artois Presses Universités, coll. « Éducation et formation », pp. 257-266.

— 2019 a : « “Un troisième ciel sans impôts, sans maladie et sans Russes”. Des vices chrétiens et des vertus chamanistes dans l'Arctique sibérien (XXI^e-XX^e siècle) », *La vertu des païens*, Sylvie Taussig (éd.), Paris : Éditions Kimé, pp. 637-689.

— 2019 b : “We Are Not Dead Souls”: The Good Petroleum Fairies and the Spirits of the Taiga in the Siberian Arctic”, *Sibirica*, Berghahn: New-York – Oxford (sous presse)

Šemanovskij, Ivan, 1903 a : « Iz dnevnika obdorskogo missionera » [Du journal d'un missionnaire d'Obdorsk], *Pravoslavnij Blagovestnik*, 17, pp. 36-42.

— 1903 b : « Iz dnevnika obdorskogo missionera » *Pravoslavnyj Blagovestnik*, 19, pp. 125-127.

Semenoff-Tian-Chansky-Baidine, Irène, 2009 : « Les écoles pour Kriachènes sous Alexandre II ou la formation d'enfants allogènes orthodoxes dans un environnement musulman », *Slavica Occitania. La religion de l'Autre : réactions et interactions entre religions en Russie*, Dany Savelli (éd.), 29, Toulouse, pp. 71-98.

Tomsinov, Vladimir A., 2006 : *Speranskij*, Moskva : Molodaja Gvardija.

Vella, Jurij, 2001 : « Na svjatom boru » [Dans le bois sacré], *Triptihi*, Hanty-Mansijsk : Poligrafist.